

UNIVERSITÉ DE FRANCE. — ACADÉMIE DE PARIS

DANIEL TOUSSAIN

SON MINISTÈRE

DANS LES PAYS DE LANGUE FRANÇAISE

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de bachelier en théologie

et soutenue publiquement le 19 décembre 1896, à 4 heures

PAR

GUSTAVE PÉTREQUIN

ALENÇON

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE GUY, VEUVE, FILS ET C^{ie}

11, RUE DE LA HALLE-AUX-TOILES, 11

1896

DANIEL TOUSSAIN

SON MINISTÈRE

DANS LES PAYS DE LANGUE FRANÇAISE

UNIVERSITÉ DE FRANCE. — ACADÉMIE DE PARIS

DANIEL TOUSSAIN

SON MINISTÈRE

DANS LES PAYS DE LANGUE FRANÇAISE

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de bachelier en théologie

et soutenue publiquement le 19 décembre 1896, à 4 heures



PAR

GUSTAVE PÉTREQUIN

ALENÇON

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE GUY, VEUVE, FILS ET C^{ie}

11, RUE DE LA HALLE-AUX-TOILES, 11

1896

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Examineurs de la soutenance :

M. G. BONET-MAURY, Président de la soutenance.
MM. G. BONET-MAURY, }
S. BERGER, } Examineurs.
ED. VAUCHER, }

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les
opinions particulières du candidat.

A la mémoire bénie de ma mère

OUVRAGES CONSULTÉS

Paul TOUSSAIN. — *Vitæ et obitus... D. Danielis Tossani... compendio explicata narratio*. Joint à la *Synopsis de Patribus*. de D. Toussain, publié par son fils et au *Pastor evangelicus*, republié également par P. Toussain en la même année. Heidelberg, 1603.

Daniel TOUSSAIN. — *L'exercice de l'âme fidèle... Avec une Préface consolatoire aux pauvres résidus de l'Eglise d'Orléans*. Francfort, 1583.

A. MULLER. — *Daniel Tossanus. Leben und Werken*. Flensburg, 1882.

M. ADAM. — *Vitæ Germanorum theologorum*, Francfort, 1653.

LOTTIN. — *Recherches historiques sur la ville d'Orléans*. Orléans, 8 vol., 1836-1845.

LE MAIRE. — *Histoire et Antiquités de la ville et du duché d'Orléans*. Orléans, 1648.

GUYON. — *Histoire de l'Eglise et du diocèse d'Orléans*. Orléans, 1650.

BIMBENET. — *Chronique historique extraite des registres des écoliers allemands*. Orléans, 1875.

G. BONET-MAURY. — *Le Protestantisme dans l'Université d'Orléans*, dans le *Bulletin de la Société pour l'Histoire du Protestantisme français*, t. XXXVIII, p. 86 suiv.

Bulletin de la Société pour l'Histoire du Protestantisme français, passim.

HAAG. — *La France Protestante*, t. IX, article Toussain.

LICHTENBERGER. — *Encyclopédie des sciences religieuses*, art. Toussain, par O. DOUEN.

HERZOG et PLITT. — *Realencyklopädie*, art. Tossanus, par C. SCHMIDT.

Allgemeine deutsche Biographie, t. XXXVIII, art. Tossanus, par CUNO.

Th. DE BÈZE. — *Histoire ecclésiastique des Eglises réformées au Royaume de France*, éd. Baum et Cunitz. Paris, 1883.

Agrippa d'AUBIGNÉ. — *Histoire universelle*, éd. de Ruble. Paris, 1889.

J. CRESPIN. — *Histoire des Martyrs*, éd. de Toulouse, 1885.

G. DE FÉLICE. — *Histoire des Protestants de France*. Toulouse, 1873.

G. DE FÉLICE. — *Histoire des Synodes nationaux des Eglises réformées de France*. Paris, 1864.

RODOCANACHI. — *Renée de France, duchesse de Ferrare*. Paris, 1895.

LAVISSE et RAMBAUD. — *Histoire générale*, Paris.

G. GOGUEL. — *Précis historique de la Réformation et des Eglises protestantes dans l'ancien comté de Montbéliard*. Paris, 1844.

A. CHENOT. — *Notice historique sur l'introduction de la Réforme religieuse dans les trois seigneuries d'Héricourt, de Clémont et du Châtelot*. Montbéliard, 1883.

Ch. DUVERNOY. — *Ephémérides du comté de Montbéliard*. Besançon, 1832.

G. ROY. — *L'école française de Montbéliard*, dans le *Bulletin*, t. XXXII, p. 445 ss. et 514 ss.

P.-E. TUEFFERD. — *Histoire des comtes souverains de Montbéliard*. Montbéliard, 1887.

Nous devons mentionner aussi les documents inédits que nous avons trouvés au Fonds de Montbéliard des Archives nationales et divers manuscrits, parmi lesquels trois lettres conservées, l'une à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, ms. 1454, fol. 256 v^o, et les deux autres à la Bibliothèque nationale, collection Dupuy, n^o 104, p. 147, et n^o 268, p. 220.

INTRODUCTION

Comme tout petit pays qui ne peut se suffire à lui-même, le comté de Montbéliard, avec les seigneuries d'Héricourt, de Blâmont, de Clémont et du Châtelot, subit l'influence de ses voisins plus puissants que lui. La ville de Montbéliard avait de bonne heure obtenu des libertés qu'elle conserva en passant de la domination de ses princes français à celle de l'Allemagne. Cette demi-indépendance politique avait créé une vie de l'esprit suffisante pour que les grands mouvements venant d'ailleurs, pussent avoir un écho au sein de cette population. D'une part, sa situation géographique entre la France, l'Allemagne et la Suisse, rendait ce coin de terre accessible à toutes les influences ; mais de l'autre, elle contribuait à donner à ses habitants un caractère réservé et défiant. Ainsi s'était faite entre l'esprit de progrès et l'esprit conservateur une union, d'ailleurs peu féconde. Acceptant difficilement une idée nouvelle, l'esprit local mettait son amour propre à la défendre une fois qu'il l'avait adoptée, et en vivait longtemps ; la vie intellectuelle lui venait de l'étranger.

A l'époque de la Réforme, les rapports avec la France n'avaient point encore été rompus. Dès les premières persécutions, les réfugiés français abondèrent à Montbéliard, apportant avec eux les idées nouvelles. On n'avait avec la France que des relations de bon voisinage ; avec la Suisse elles étaient

amicales ; mais par la Suisse, c'était encore une influence française qui s'exerçait, tant étaient nombreux nos réfugiés dans ce pays qu'ils considéraient comme le lieu de refuge par excellence ; et lorsque le duc Ulrich introduira la réforme dans le Wurtemberg et dans le comté de Montbéliard, c'est aux Suisses qu'il empruntera les idées nouvelles ; c'est de la Suisse qu'il fera venir les deux réformateurs de Montbéliard ; mais tous les deux seront des Français : Farel et Toussain. Les Français émigreront dans le comté de Montbéliard et s'y fixeront : la première génération de pasteurs était presque entièrement composée de pasteurs d'origine française. La Réforme française opprimée aura peu de prestige : c'est de la Suisse que l'on prendra conseil dans les circonstances difficiles. Dans la suite, les princes, devenus luthériens, expulseront les réfugiés français, et ils empêcheront toute correspondance avec les Suisses. La Réforme de la Principauté est venue de Suisse, mais elle était française. Les difficultés qu'éprouva Daniel Toussain à Montbéliard, ne sont que l'écho de la lutte entre l'influence française acceptée et l'influence allemande qui voulait la supplanter, se substituer à elle.

Le véritable réformateur du comté, fut le deuxième qu'appela le duc Ulrich en 1535, Pierre Toussain. Il était originaire de la Lorraine (1). Il avait beaucoup voyagé, en France surtout, où il avait été gagné aux doctrines de la Réforme. C'est en Suisse qu'il fortifia ses convictions nouvelles, dans la société d'Œcolampade. Appelé à Montbéliard, il orienta la Réforme dans le sens du calvinisme, ou, comme on disait, de

(1) Son père Richard Toussain avait épousé une demoiselle de Cheury-Saint-Soufflet, villages des environs de Metz. Il est possible que Richard Toussain ait, lui aussi, possédé quelque titre de noblesse, et l'ait transmis à son fils ; mais celui-ci l'aurait abandonné, tandis que son petit-fils Daniel Toussain le reprenait et, à l'époque de son ministère à Orléans, alors qu'il était reçu par la duchesse de Ferrare, signait de Beaumont. Il existe un Beaumont près de Metz.

la réforme helvétique ; malgré de nombreuses difficultés, et malgré son ardent désir de la paix, il conserva jusqu'à la fin ses mêmes croyances. Son fils Daniel devait être élevé dans le même esprit. Pierre Toussain, pensa peut-être souvent, quelles que fussent les joies qu'il avait dans son église d'adoption, qu'il était en somme un exilé. Qu'y a-t-il d'étonnant qu'il ait désiré que son fils s'employât au service des églises de sa patrie, et d'autant plus qu'il prévoyait des conflits, maintenant que les princes curateurs cessaient de marcher sur les traces du duc Ulrich ?

Notre but n'est point de retracer la vie entière de Daniel Toussain. Sa carrière se partage en deux périodes bien distinctes : la période française, allant de 1562 jusqu'en 1572, pendant laquelle il fut au service des églises de notre pays : puis la période allemande, allant de 1572 à sa mort, en 1602. Nous nous bornerons à rassembler ce que l'on sait de son activité pendant ces dix premières années, en le complétant par les documents que nous avons pu découvrir et qui se rapportent à son ministère à Montbéliard ; nous terminerons en exposant quelques idées religieuses et théologiques de Daniel Toussain, prises dans deux ouvrages qu'il a adressés aux Eglises de France.

Nous ne chercherons pas à juger la personne et l'œuvre de Daniel Toussain ; il eût fallu pour cela le suivre en Allemagne. Qu'il nous suffise d'avoir essayé, par ce modeste essai, de rendre intéressante la figure d'un pieux et fidèle pasteur, qui, plus d'une fois, fut prêt à sceller de son sang sa foi en Dieu. D'autres, s'aidant peut-être de nos recherches, sauront mieux que nous faire revivre ce passé de lutte et de foi.

Qu'il nous soit permis d'adresser ici l'expression de toute notre reconnaissance à ceux qui ont bien voulu, en quelque manière, faciliter notre tâche.

CHAPITRE I

LES PREMIÈRES ANNÉES (1541-1562)

Daniel Toussain naquit à Montbéliard, le 15 juillet 1541, de Pierre Toussain, surintendant des Eglises du comté, et de Jeanne Trinquette, fille d'un honnête bourgeois de la ville. Il fit ses premières études à l'école latine (1), fondée en 1547 par le duc Christophe, et qui venait d'être réorganisée et installée dans un local plus vaste, en 1554, par le comte Georges ; il y apprit les éléments de la grammaire et de la syntaxe, et y lut quelques auteurs latins.

Nous savons que Matthieu Valletel ou Vattel, fut le principal recteur de l'école, de 1553-1559, et qu'en 1554, François Béraud (2) y enseignait la littérature grecque. Les maîtres changeaient souvent à cette époque, et peut-être, n'y travaillait-on pas beaucoup, malgré les intentions du comte Georges.

En 1555, Daniel Toussain fut envoyé à Bâle, *ad uberiorem ingenii cultum et humaniores disciplinas perdiscendas*, dit son

(1) Voyez, sur l'école latine de Montbéliard : *Mémoires de la Société d'Emulation de Montbéliard*, vol. XXIII, p. 1 ; *Revue d'Alsace*, 1878, p. 82 ; *Ephémérides*, 1^{er} septembre.

(2) *France protestante*, éd. H. Bordier, article *Béraud*.

biographe Paul Toussain (1). Très heureusement doué sous tous les rapports, il fit preuve, dès son plus jeune âge, de si excellentes dispositions, qu'on le destina de bonne heure au service de Dieu et de l'Eglise ; il reçut de ses parents une éducation essentiellement religieuse ; sa mère lui avait donné avec son lait les semences d'une piété huguenote, simple, mais solide (2). La sollicitude paternelle le suivit à Bâle ; il fut recommandé à quelques-uns des amis que son père possédait dans cette ville où il avait séjourné, à plusieurs reprises, avant d'être appelé comme pasteur et réformateur à Montbéliard. Il ne faut point douter de l'accueil qui fut réservé au fils de Pierre Toussain. Pendant la première année de son séjour, il fut reçu chez un sénateur de la ville du nom de François Leckelmann, et, pendant la deuxième, chez Isaac Keller, docteur en médecine et professeur (3). Nous ne savons pas quels furent ses maîtres ; nous savons seulement que c'est l'Académie de Bâle qui lui conféra son premier grade universitaire.

Muni de son titre de bachelier, Daniel Toussain se rendit à Tubingue au mois d'octobre 1557. Il ne put profiter, ainsi qu'on l'a dit, de la pieuse fondation du comte Georges (4). Ce fut le duc de Wurtemberg, Christophe, qui voulut lui-

(1) P. Toussain, *Vitae et obitus, D. Tossani... narratio... etc.*, page 5.

(2) *Ibidem*, p. 8.

(3) *Ibidem*, p. 5 et 6.

(4) Le comte Georges, afin de faciliter l'étude de la théologie aux jeunes gens les plus méritants du Pays, avait légué au séminaire de Tubingue une somme de dix mille florins pour l'entretien de dix élèves. Cette disposition codicillaire fut exécutée pour la première fois en 1560, c'est-à-dire, après le départ de Daniel Toussain de Tubingue. — Voyez *Ephémérides*, 4 septembre.

même faire les frais des deux années d'études du jeune étudiant, en reconnaissance des services que le père de celui-ci avait rendus à l'Eglise de Montbéliard. Ici, comme à Bâle, Daniel Toussain fut entouré de pieux et dévoués conseillers. Il logea pendant la première année chez un pasteur de la ville, Jean Isenmann, puis il entra au séminaire du prince. Ses études portèrent sur les belles-lettres, la philosophie et la théologie; on remarqua fort son zèle et son travail; il sortit avec le bonnet de Maître-ès-arts, emportant avec lui l'estime et l'affection de ses maîtres, et en particulier du duc, qui fondait sur lui les plus belles espérances et le destinait au service des Eglises de son comté de Montbéliard (1). Daniel Toussain conserva toujours un excellent souvenir de l'intérêt que lui portait le duc Christophe, et c'est sans affectation qu'il lui en témoigne sa profonde reconnaissance chaque fois qu'il en a l'occasion; mais par contre, il ne semble pas qu'il ait autant apprécié l'enseignement qu'il reçut à Tubingue.

Lorsqu'en 1534, le duc Ulric de Wurtemberg (2) eût recouvré son duché, dont il avait été dépossédé par la ligue de Souabe, son premier soin fut d'y introduire la Réforme. Les idées nouvelles furent donc enseignées à l'Université de Tubingue, fondée en 1477 par le comte Eberhard V (1445-1496); tout y fut organisé par Joachim Camérarius sur le modèle du Gymnase de Strasbourg, et la Faculté de théologie prit le premier rang. Les relations politiques d'Ulric avec les cantons suisses lui avaient fait connaître plus spécialement la doctrine des réformateurs

(1) *Vitae et obitus. D. T. narratio*, p. 6.

(2) Tuefferd, *Histoire des Comtes de Montbéliard*, p. 285.

de ce pays ; aussi, les premiers réformateurs du Wurtemberg furent-ils Ambroise Blaurer et Simon Grynæus, tous deux amis de Zwingle et d'Œcolampade ; mais, lorsque Ulric, qui était pour la conciliation et qui voulait ménager les princes protestants de l'Allemagne, eût entendu Erhard Schnepff au colloque de Marbourg, il désira l'avoir auprès de lui. Blaurer et Schnepff différaient sur la doctrine de la Sainte Cène. Le premier, par amour de la paix, accorda une présence essentielle et substantielle du corps de Christ ; le second obtint par là même une influence prépondérante dans la direction des Eglises du Wurtemberg, et, dans la suite, fut nommé professeur de théologie et pasteur à Tubingue. L'Université devint donc luthérienne, d'un luthéranisme qui ira s'accroissant de plus en plus (1).

Cependant, à partir de l'année même où Daniel Toussain arriva à Tubingue, les professeurs de la Faculté de théologie furent tenus de traduire, dans le texte, les auteurs sacrés et de les interpréter en s'aidant des *Loci* de Mélanchton ; ils durent exposer le tout de telle façon que l'étudiant pût en profiter ; c'est dire que la tendance était encore modérée (2). Paul Toussain se plaît à faire remarquer que les maîtres de son père étaient des disciples de Mélanchton, « tous doctes théologiens, amis de la paix et de la concorde (3) » ; l'ubi-

(1) *Realencyklopädie* de Herzog et Plitt, article *Schnepff*, par Schwarz, revu par Wagenmann.

(2) Paulsen, *Geschichte des gelehrten unterrichts auf den deutschen Schulen und Universitäten*, Leipzig, 1885, p. 167. Consulter aussi Klüpfel, *Gesch. d. Univ. Tübingen*, 1849.

(3) *Vitæ et obitus D. T. narratio*, p. 6. — Parmi eux se trouvait le fils de Schnepff, Dietrich Schnepff, professeur d'exégèse de l'Ancien et du Nouveau Testament. (*Realencyklopädie*). On trouve encore dans Paulsen

quitarisme, en particulier, n'était pas encore le signe distinctif du pur luthéranisme; et Brentz préconisait le support, la charité, l'union entre les diverses confessions, en présence de l'ennemi commun : le papisme. Rien, pourtant, dans ce qu'écrivit Daniel Toussain dans la suite, ne permet de supposer qu'il ait jamais admis la doctrine luthérienne; mais bien plutôt que son séjour à Tubingue fut pour lui l'occasion de fortifier ses convictions calvinistes au contact d'autres idées. Il étudia les textes, compara les arguments et conclut que sa doctrine était bien celle des auteurs sacrés. Cette manière de voir était, d'ailleurs, conforme à tout ce qu'il avait entendu jusqu'alors, tant à Montbéliard qu'à Bâle. Il lui suffit de se sentir d'accord sur les principaux points de la doctrine chrétienne; la présence réelle de Christ dans la Cène lui parut une nouveauté, un fruit de la spéculation humaine, qu'il lui était loisible de rejeter.

A la demande de son père, Daniel Toussain rentra à Montbéliard, dans le commencement de l'année 1559; c'est alors qu'il fit ses premiers essais dans la prédication; il prêchait en allemand et en français; il faut croire qu'il ne connaissait pas cette dernière langue bien à fond, car il partit quelque temps après pour la France, avec le dessein de se perfectionner dans la langue française, tout en continuant ses études. Nous ne sommes pas loin de penser que ce fut encore le duc Christophe de Wurtemberg qui fit les frais de ce séjour en France, car, lorsque Daniel Toussain arrive à Tubingue, son fils nous dit : *Dux... eum... ultra biennium in studiis aluit*. Or, d'après les dates mêmes don-

(ouvrage cité) les noms de Jacob Scheck et de Mathias Garbitius; le premier enseignait la physique d'Aristote, le deuxième les auteurs grecs.

nées dans la biographie, le séjour à Tubingue doit se réduire à quinze ou seize mois, d'octobre 1557 au commencement de 1559, car les premières prédications à Montbéliard durèrent *spatio fere semestri*, et c'est au mois de juin 1559 que Daniel Toussain quitta Montbéliard pour venir à Paris (1). D'autre part, Pierre Toussain écrit, en 1562, à Calvin, pendant le séjour de son fils en France, en parlant du duc Christophe, *cujus benignitate in litteris educatus est* (2). Ce qui semble appuyer cette hypothèse, c'est l'insistance que mettra plus tard le prince à réclamer le retour de Daniel Toussain à Montbéliard et l'attitude même que prendra Pierre Toussain.

Daniel Toussain, qui ne cacha jamais ses sentiments religieux, dut entrer en relation avec l'Eglise de Paris; peut-être logea-t-il dans l'hôtellerie du Vicomte, située dans la rue des Marais (Saint-Germain), et où logeaient « les allants et venants de la religion et particulièrement ceux qui venaient de Suisse et d'Allemagne (3). » Le moment n'était pas des plus favorables pour séjourner à Paris. Les Guises, maîtres du pouvoir, sévissaient cruellement contre les réformés, qui avaient, en partie, provoqué la conjuration d'Amboise. Les édits de persécution se succédaient, de plus en plus rigoureux; le parlement punissait de mort l'hérétique et celui qui négligeait de le dénoncer (4). Dès le mois

(1) *Vitae et obitus D. T. narratio*, p. 6 et 7 — Quand Paul Toussain dit que Daniel Toussain resta deux ans à Tubingue (*commoratus biennium*), il faut entendre « environ deux ans ».

(2) *Calvini Opera*, t. XIX, col. 321.

(3) *Encyclopédie des sciences religieuses*, supplément. *Paris protestant*, par O. Douen, p. 757.

(4) *Histoire des Synodes nationaux des Eglises réformées de France*, par G. de Felice. Paris 1864, p. 59 et ss.

de mai 1560, Daniel Toussain quitta Paris pour se rendre à Orléans; il y trouva, sans doute, plus de sécurité; les réformés y étaient relativement plus nombreux qu'à Paris, et partant moins inquiétés, à ce point que « peu s'en fallait que l'exercice de la religion ne s'y fit publiquement, s'étant les principaux de la ville et même des officiers assez notablement adjoints à l'Eglise (1). » Si l'on ne trouve aucune trace du passage de Daniel Toussain à Paris, en dehors de la mention pure et simple qu'en fait son fils, nous savons par contre qu'il se fit immédiatement connaître et apprécier à Orléans, car il fut bientôt chargé d'enseigner l'hébreu; il n'avait encore que dix-neuf ans, on voit, par là, combien il avait su profiter des leçons de ses maîtres. Cet enseignement public eut pour résultat d'ouvrir de nouveaux horizons à son esprit et de l'amener *ad veram et certam divinorum oraculorum cognitionem* (2). Les termes employés ici, n'excluent peut-être pas une intention polémique; l'auteur semble penser à l'accusation d'infidélité à la doctrine luthérienne, que l'on portera plus tard contre son père.

Dans quelles conditions se fit cet enseignement de Daniel Toussain? C'est ce qu'il est bien difficile de déterminer exactement. L'Université d'Orléans était une Université ès-Lois; elle était très célèbre et les élèves y affluaient de toute part. On y rencontrait aussi de nombreux professeurs outre les professeurs de droit. Bimbenet (3) pense qu'ils n'ont pas dû faire partie du corps universitaire; c'était là un reste de l'ancienne liberté d'enseignement en vigueur dans les premiers temps

(1) Th. de Bèze, *Histoire ecclésiastique*, l. I, p. 288.

(2) *Vitae et obitus D. T. narratio*, p. 1.

(3) *Histoire de l'Université des lois d'Orléans*, p. 319 et ss.

de l'établissement des études cléricales. A l'époque où nous sommes, les lettres, les arts, les langues sont étrangères au programme. La philosophie et la théologie sont distraites et reportées à Paris. Le cours d'hébreu de Daniel Toussain serait-il l'un de ces cours tolérés, faits à l'abri de l'Université des lois ? ou bien, faisait-il partie du programme des études ? En faveur de cette dernière alternative on peut avancer, que l'Université enseignant les deux droits, canonique et civil, il est naturel qu'on y étudiât l'hébreu, et que le 22 novembre 1562, Mathieu Béroalde y fut nommé professeur de langue hébraïque, succédant probablement à Daniel Toussain, qui avait été nommé pasteur au mois de février précédent. Cette Université était d'ailleurs favorable aux idées nouvelles et Mathieu Béroalde et Daniel Toussain ne sont pas les seuls protestants qu'on y rencontre : le recteur Caillard était protestant, et un professeur de droit des plus distingués, Taillebois, sera une des premières victimes de la Saint-Barthélemy ; il tombera sous les coups de ses propres élèves (2). Nicolas des Gallars, l'un des pasteurs d'Orléans, fit dans cette ville un cours de théologie ; faut-il en conclure qu'il a existé une Faculté de théologie (3) à côté de l'Université recueillant les professeurs dont les opinions n'étaient pas tolérées à Paris ? La Réforme prit de bonne heure un rapide développement dans la vallée de la Loire, à Orléans, à Blois, à Tours ; il y avait alors grande pénurie de pasteurs, et l'Eglise d'Orléans a pu considérer à bon

(1) *France Protestante*, Article Béroalde, par P. Rouffet.

(2) Bimbenet, *Chronique historique*, p. 35.

(3) L'existence de cette Faculté paraît certaine après les premiers troubles (1563).

droit comme de son devoir de mettre à profit les ressources intellectuelles que lui offrait la ville et chercher à se former des serviteurs ; en ce cas, Daniel Toussain et Mathieu Béroalde auraient appartenu à cette Faculté. L'absence de tout renseignement précis empêche de se prononcer.

L'enseignement de Daniel Toussain dura environ deux ans. L'Eglise d'Orléans vit bientôt dans le jeune professeur un homme de haute valeur, pieux et dévoué ; elle ne tarda pas à se l'attacher. Peu de temps après son arrivée, il fut nommé diacre ; la charge n'était pas celle qui correspondait à sa vocation et à ses aptitudes ; au mois de février 1562, l'Eglise l'acclama ministre, beaucoup plutôt qu'elle ne l'élut (1). La recrue était précieuse, le passé en était une sérieuse garantie : l'avenir allait justifier, et au delà, la confiance de cette communauté appelant à la plus haute et à la plus redoutable des fonctions, ce jeune homme à peine âgé de vingt-et-un ans. Toussain, qui avait pendant deux ans déjà partagé les joies et les angoisses de cette Eglise et s'était associé à sa vie religieuse, ne put résister à un appel si pressant, qu'il croyait venir de Dieu. Il accepta cette lourde tâche.

La conduite de Daniel Toussain, en cette circonstance, ne fut pas approuvée de tous. On lui reprochait d'avoir abandonné son Eglise et sa patrie. Son biographe s'efforce de l'excuser ; il invoque en sa faveur ses convictions personnelles qu'il dit être fondées sur une comparaison consciencieuse des doctrines des deux Eglises luthérienne et réformée. Peut-être l'idée d'une évolution doctrinale com-

(1) *Vitae et obitus. D. T. narratio*, p. 7 et 8.

mencée à Tubingue et continuée à Orléans, n'est-elle pas étrangère à la pensée de l'auteur. Nous pensons qu'il n'y a pas eu évolution ; Daniel Toussain n'a pas passé du luthéranisme au calvinisme. Ses premières convictions religieuses furent essentiellement calvinistes ; nous n'en voulons pour preuve que l'éducation qu'il reçut à la maison paternelle (1). Pierre Toussain est resté jusqu'à cette époque calviniste, et la Réforme, à Montbéliard, était calviniste et non luthérienne. Lorsqu'en 1545, le jeune duc Christophe voulut introduire le luthéranisme dans le comté, les pasteurs et Toussain à leur tête, refusèrent de se soumettre à l'ordonnance du Wurtemberg et partirent pour l'exil (2). En 1550, les princes tuteurs du jeune comte Frédéric reviennent à la charge, mais ils éprouvent le même insuccès. La question portait surtout sur les rites, mais avec ceux-ci les pasteurs rejetaient la doctrine luthérienne. C'était sous le couvert des rites qu'on voulait introduire la doctrine du Wurtemberg, et c'étaient les rites qui répugnaient le plus aux calvinistes (3) ; tous les pasteurs signèrent, en 1562, après deux années de querelles, l'accord qui devait rétablir la paix entre le corps pastoral et les princes comme autrefois entre Luther et les Suisses ; ils signèrent la concorde de Wittemberg ; c'était un premier succès pour les théologiens wurtembergeois. Toussain, par amour de la paix, finissait par faire des concessions ; mais il n'entraînait pas toujours avec lui les autres pasteurs et le peuple. Déjà en 1560, il proteste de sou

(1) *Vitæ et obitus. D. T. narratio*, p. 8.

(2) Tuefferd, *Histoire des comtes de Montbéliard*, p. 353 et suiv. ; Goguei, *Précis historiques de la Réformation*, p. 43 et suiv.

(3) Chenot, *Notice historique*, p. 81 et suiv.

attachement à la confession d'Ausbourg. Daniel Toussain suivait ce mouvement, il prévoyait la fin du conflit. Les envoyés des princes se faisaient de plus en plus autoritaires et exigeants ; en 1559, ils défendaient aux pasteurs de correspondre avec les Suisses et de céder leurs chaires à des prédicateurs étrangers. La profession ouverte de calvinisme entraînera bientôt la destitution. Daniel Toussain, esprit plus entier et moins pacifique que son père, sentait qu'il ne pourrait jamais consentir à céder ; s'il fût rentré à Montbéliard, il n'eût accepté aucun compromis, aucune paix achetée au prix de sa conscience (1). Il était d'ailleurs encouragé dans cette voie par son père, qui résista jusqu'à la dernière heure aux ingérences des théologiens wurtembergeois, avec autant d'énergie qu'il apporta de déférence à représenter à ses princes les dangers et les difficultés qu'il y avait à vouloir changer les coutumes et les croyances auxquelles s'était attachée, dès le commencement, la population tout entière. Derrière ces théologiens apparaissait le luthéranisme poussé jusqu'à sa plus extrême conséquence, et qui paraissait inacceptable aux opposants, le dogme de l'ubiquité.

Daniel Toussain eut le mérite de prévenir les événements. Il s'engagea au service de l'église d'Orléans avant qu'on songeât sérieusement à le rappeler à Montbéliard. Il espérait ainsi faire oublier ses promesses et reconquérir en fait une liberté qu'il n'avait pas en droit et que pourtant sa conscience ne pouvait lui refuser. Lorsque le duc Christophe fut entré en possession des seigneuries d'Héricourt, de Châtelot et de Clémont, il voulut y introduire la réforme : mais

(1) Tuefferd, *Histoire des comtes de Montbéliard*, p. 395. — Chenot, *Notice historique*, p. 85, note 1.

il manquait de pasteurs. Il pensa au fils de Pierre Toussain pour la ville d'Héricourt ; il réclama son retour à plusieurs reprises, dès avant le mois de mars 1562. Il était déjà trop tard et Pierre Toussain lui-même semble ne pas le regretter, il n'hésite pas à consacrer ce qui a été fait, réclamant pour lui une grande part de la responsabilité dans la conduite de son fils. Il écrit, en effet, le 4 mars 1562 à Calvin : « Tu n'ignores pas que mon fils est à Orléans ; le duc Christophe, à la bienveillance duquel il doit d'avoir fait ses études, a ordonné à deux ou trois reprises, déjà, qu'il revienne pour se mettre au service de ses Eglises. Bien que liés l'un et l'autre à lui par des promesses, je me hâte lentement de rappeler mon fils car je porte non moins d'intérêt aux Eglises de France qu'à celles de ce pays (1). » C'est donc sans raison que Paul Toussain invoque la pénurie de pasteurs dans les Eglises de France pour excuser son père et c'est à tort, également, qu'il dit qu'il n'était pas lié à l'égard du prince ; l'affirmation de Pierre Toussain est trop catégorique pour laisser aucun doute à ce sujet (2).

Si Daniel Toussain est resté en France, c'est pour éviter un joug qui l'attendait fatalement et auquel il ne voulait à aucun prix se soumettre ; il a voulu rester sincère et personne ne saurait l'en blâmer ; les circonstances, la politique religieuse du prince l'avaient relevé de sa parole donnée.

(1) *Seis nimirum me filium habere Aureliæ, quem dux Christophorus cujus benigne in litteris educatus est, propter necessitatem harum ecclesiarum semel atque iterum revocari jussit. Qua in re tamen, quanquam sumus uterque principi promissis obligati, festinavi lente quod ecclesiis gallicanis non minus quam huic cuperem esse prospectum. Calvini Opera, t. XIX. col. 321. — Chenot, Notice historique, p. 38 et 39. — Tuefferd, Histoires des comtes de Montbéliard, p. 404.*

(2) *Vitæ et obitus D. T. narratio, p. 6.*

CHAPITRE II

PREMIER MINISTÈRE A ORLÉANS (1562-1570)

L'Eglise d'Orléans comptait environ sept mille membres et avait à sa tête cinq pasteurs, lorsque Daniel Toussain fut appelé à y exercer le ministère.

Elle était, dit-il dans la Préface de son *Exercice de l'âme fidèle*, comme un jardin de plaisance et la retraite de tant de gens de bien et de toutes sortes de qualités : bref comme le repaire et la bergerie des brebis du Seigneur au milieu de la France (1).

Il l'avait pourtant connue moins florissante ; il l'avait vue toute « dissipée » à l'époque des Etats Généraux (octobre à décembre 1560), lors de l'emprisonnement du prince du Condé et du bailli de la ville, Jérôme Groslet (2) ; mais la mort de François II mit fin à la tyrannie des Guises et des jours meilleurs suivirent. Avec Antoine de Bourbon, nommé lieutenant du royaume, Condé remis en liberté, Montmorency et Coligny rétablis dans leurs anciennes dignités, le parti pro-

(1) Voir pour les commencements de l'Eglise d'Orléans, Th. de Bèze, *Histoire ecclésiastique*, t. I, p. 9, 111, 164, 287, 288, 299. — Les cinq pasteurs, étaient : Antoine Chanorier, dit Des Méranges, Nicolas Folion dit la Vallée, Robert le Maçon, dit La Fontaine, Hugues Sureau, dit du Rozier et (Gaspard Carmel ?) — *Ibid.* p. 164.

(2) *Histoire ecclésiastique*, p. 291 et 392.

testant prit la direction des affaires. Le Chancelier Michel de L'Hôpital recommandait la conciliation et faisait d'importantes concessions aux protestants par les Edits de juillet 1561 et janvier 1562. Catherine de Médicis et le jeune roi, s'ils ne favorisaient ouvertement la réforme, du moins la laissaient s'étendre sans l'inquiéter (1).

Le colloque de Poissy (septembre 1561), malgré son insuccès apparent, avait eu pour résultat immédiat de faire connaître la Réforme à la France, qui s'ébranle et lui devient sympathique. Les Eglises se dressent en grand nombre; on demande partout des pasteurs; une grande espérance vient au cœur des réformés. La communauté d'Orléans fut l'une des premières à profiter de cette paix générale. Après le départ du roi Charles IX (5 février 1561), le gouverneur d'Orléans, Monsieur de La Roche-sur-Yon, prince du sang, rassembla le peuple de l'une et de l'autre religion, les exhorta à vivre en paix, « sans aucunement s'entr'injurier ni faire aucunes assemblées publiques quant à ceux de la religion avec armes, ni sans armes, ne trouvant toutefois le roi mauvais, qu'ils prient Dieu entre leurs amis, en leurs maisons. Ce qu'il déclara puis après plus amplement aux ministres en particulier, les assurant de la bonne et entière volonté du roi et de son conseil, de ne jamais ne persécuter ni forcer leurs consciences, pourvu aussi qu'ils se continssent en leurs limites et en toute modestie, ce qu'ils promirent de faire: ne dissimulant pas toutefois qu'il leur serait bientôt impossible de ranger la multitude de ceux de la religion en si petites assemblées » (2).

(1) Lavisce et Rambaud, *Histoire générale*, t. V, p. 118 et ss.

(2) *Histoire ecclésiastique*. p. 729 et 730.

Ni les effets de ces déclarations ne tardèrent à se manifester, ni les prévisions des pasteurs à se réaliser. La Cour défend de molester et de poursuivre ceux de la religion qui se sont assemblés, le 8 avril 1561, chez 'un marchand nommé Jean Dalibert. Les maisons sont trop petites pour contenir le flot toujours croissant des auditeurs ; on se transporte dans des granges qui, à leur tour, deviennent insuffisantes ; le premier mai, on décida qu'on prêchera « en l'assemblée générale et à huis ouverts, en la grande cour du logis où pend l'enseigne du Renard ». Le succès dépassa l'attente. Le concours du peuple fut tel que les prédicateurs durent reprendre leur sermon pour ceux qui n'avaient pu l'entendre, et l'autorité se contenta de constater que tout s'était passé sans bruit ni désordre. Dès lors, les assemblées continuèrent à être publiques. Pour éviter des troubles, les processions de la Fête-Dieu sont interdites ; le bailli d'Orléans fait pendre trois catholiques coupables d'avoir causé la mort d'un réformé et insulté les protestants.

Malgré les vives recommandations de leurs pasteurs de se conduire dignement et sans violences à l'égard des catholiques, en plusieurs endroits du royaume, les protestants, enhardis par leur nombre et se sentant soutenus en haut lieu, se laissèrent aller à s'emparer des couvents et des églises. Ceux d'Orléans voulurent, à leur tour, comme ceux de Blois et de Tours, avoir quelque grande Eglise pour leurs prêches ; au mois de décembre 1561, ils s'emparèrent du couvent des Carmes où ils célébrèrent le culte ; mais ils se virent contraints de l'évacuer quatre jours après. Tout semble cependant s'être fait ici sans violence. L'édit de janvier 1562 vint consacrer les libertés conquises par les

protestants (1). A Orléans, les pasteurs ne suffisent plus à la tâche : les membres de l'Eglise augmentent dans des proportions considérables. Les catholiques accourent en foule aux assemblées ; ils demandent à être instruits, finissent par confesser qu'on calomnie les réformés, et abandonnent leurs superstitions. C'est dans ces circonstances tout à fait encourageantes, que Daniel Toussain inaugura son ministère. Tout semblait autoriser les plus grandes espérances : et les hautes qualités du jeune ministre et le champ d'activité dans lequel elles allaient se développer ; on espérait et on attendait un ministère béni et glorieux. Certes, ces prévisions n'étaient qu'à demi fausses : l'auréole réservée à Daniel Toussain n'était pas celle du succès, mais celle du dévouement, de la souffrance, celle que donne la persécution : son ministère allait être une bénédiction pour plusieurs par le spectacle de son désintéressement et de son courage, et sa gloire sera celle d'une vie consacrée à rendre un témoignage vivant et constant à la vérité de l'Evangile du Crucifié.

L'heure du triomphe des idées nouvelles n'était, en effet, pas encore sonnée en France. La conciliation préconisée par quelques âmes généreuses était prématurée : elle indispose tout le monde. L'opposition s'organise : les Guises s'appuient sur le catholicisme militant ; le roi de Navarre fait défection ; François de Guise, le maréchal de Saint-André et le connétable de Montmorency forment le triumvirat pour la défense de la religion catholique menacée. Bientôt les partis prennent une attitude de plus en plus hostile ; on

(1) *Histoire ecclésiastique*, p. 738-741. — Lottin. *Recherches historiques*, 1560-1562. — *Histoire générale*.

s'arme de côté et d'autre. Déjà on en vient aux mains : les populations du Midi saccagent et pillent les maisons des catholiques ; là où les protestants sont en minorité, ils sont les victimes, comme à Paris. Le massacre de Vassy fut le signal de la guerre ouverte. Dans les premiers jours d'avril, Condé s'empare d'Orléans dont il fait la principale place forte du parti (1).

L'horizon s'était tout à coup obscurci ; Daniel Toussain, à peine installé, se vit aux prises avec des difficultés qu'il n'avait pas soupçonnées. Il est vrai qu'il avait le précieux avantage de pouvoir profiter de l'expérience et des conseils de ses collègues, tous hommes pieux et dévoués. Nous n'avons rien de bien précis sur les premières années de ce ministère. La parole et l'action étaient alors beaucoup plus aux capitaines qu'aux pasteurs ; la lutte avec les ennemis extérieurs de l'Eglise faisait reléguer la vie religieuse au deuxième plan, non que celle-ci fût négligée, loin de là, mais le bruit des armes couvrait la voix des prédicateurs. Sans aucun doute, Daniel Toussain s'associa aux diverses mesures prises par les pasteurs de la ville dans l'intérêt politique et religieux de la communauté ; avec eux, il désapprouva la profanation et le sac des églises catholiques par le peuple d'Orléans, contre le zèle duquel luttait en vain le prince lui-même ; il assista peut-être au troisième Synode national tenu le 25 avril 1562, à Orléans, il en suivit certainement les débats. Daniel Toussain paraît, dès le commencement, s'être distingué dans les discussions théologiques de l'époque et dans la réfutation des erreurs doctrinales ou

(1) *Histoire générale*. p. 124 ss — *Recherches historiques*, 1561-1563.

de discipline. Il stimula le zèle de ses paroissiens afin de les amener à faire les sacrifices nécessaires à l'entretien de la guerre, lorsque les trésors des églises catholiques de la ville furent épuisés, ainsi que les ressources provenant des biens ecclésiastiques, et qu'il ne resta plus de cloches à fondre pour créer de l'artillerie; il applaudit au sermon que fit Th. de Bèze dans ce même but, le 16 juin 1562, en l'église de Sainte-Croix et qui fit, paraît-il, une profonde impression (1). Pendant que le prince de Condé se prépare à soutenir un siège qu'il prévoit imminent, et qu'il ordonne aux catholiques de quitter la ville, la peste sévit cruellement, faisant de nombreuses victimes (juillet à novembre). Émus à juste titre, les pasteurs, réunis en assemblée, décident que le 12 du mois d'octobre « on célébrerait un jeûne public, et le 17 la Cène du Seigneur; l'un pour témoignage de ceux qui délibéraient se mettre aux champs bientôt à la suite du prince, l'autre pour s'humilier devant Dieu à bon escient, l'ire duquel semblait journellement s'enflammer à l'encontre des Eglises, ayant fait prospérer grandement les ennemis d'icelles et frappant la ville d'Orléans d'une peste si âpre et si longue » (2). Les pasteurs se multipliaient auprès des malades, et c'est vraiment un miracle qu'aucun d'eux ne paraît avoir été atteint; mais ils veillaient aussi à ce que l'honneur de Dieu fût sauvegardé en toutes choses et en tous, et particulièrement chez les hommes de guerre, faisant pour ce remontrances au prince,

Qu'il tachât en toutes sortes de répurger ses bandes de toutes

(1) *Histoire ecclésiastique*, p. 31, 32, 33, 34; 34 ss., 118, 150; 149, 102. — *Chronique historique*, p. 35.

(2) *Histoire ecclésiastique*, p. 110, 149.

paillardises, larcins et autres souillures, afin de détourner l'ire de Dieu tellement enflammée contre son Eglise, et qu'il y eût certain nombre de ministres ordonnés par chacun régiment, pour prêcher la parole de Dieu et faire les prières en l'armée (1).

Et « finalement s'étant aperçu les ministres que plusieurs se rangeaient à la religion par dissimulation, ce qui pouvait mettre la ville en quelque danger, outre la profanation des sacrements, résolurent le 22 du dit mois (octobre), de ne n'en recevoir plus sans très diligente inquisition, et notamment de fermer la porte jusques à un meilleur temps à tous ceux qui se seraient montrés séditieux » (2).

Le duc de Guise, vainqueur de Condé à Dreux, s'approche d'Orléans qu'il attaque dès le commencement de février. Daniel Toussain, ainsi que ses collègues, resta dans la ville pendant toute la durée du siège; « outre les prédications ordinaires et les prières aux corps de garde, on faisait prières générales extraordinairement à six heures du matin, à l'issue desquelles les ministres et tout le peuple, sans nul excepter, allaient travailler aux fortifications de tout leur pouvoir, se retrouvant chacun derechef, à quatre heures du soir, aux prières. Et fut aussi un lieu assigné pour recueillir les blessés, qui étaient pansés et traités très humainement par les femmes les plus honorables de la ville, n'y épargnant ni leurs biens, ni leurs personnes » (3). La mort du duc de Guise, tué par Poltrot de Méré, le 18 février 1563, sauva la ville, en même temps que le parti protestant, dont la situation était désespérée; malgré son peu de succès sur

(1) *Histoire ecclésiastique*, p. 190.

(2) *Ibid.*, p. 154.

(3) *Ibid.*, p. 266.

les champs de bataille, grâce surtout aux circonstances qui suivirent, il obtint pourtant une paix favorable, qui fut signée à Amboise, le 19 mars 1563. Le culte réformé était autorisé dans les maisons nobles, dans les domaines des seigneurs justiciers, et dans une ville par bailliage.

Les catholiques qui, de plein gré ou par contrainte, avaient quitté Orléans pendant les troubles, y rentrèrent en foule, une fois les hostilités terminées. Redevenus maîtres de la ville, ils comptaient se venger, à brève échéance, des vexations subies, et obtenir une bonne réparation pour leurs églises dévastées et profanées, leurs autels détruits, leurs cloches fondues ; ils n'avaient garde d'oublier le pillage du trésor et la confiscation des biens ecclésiastiques, et, par-dessus tout, les mauvais traitements infligés aux prêtres. Ils se préparaient à purifier la ville souillée par le triomphe momentané de l'hérésie. Ils ne pensaient à rien moins, nous dit Lottin, qu'à massacrer tous les protestants. La découverte de la conjuration empêcha le sang de couler. Les réformés comprirent immédiatement dans quel esprit allait se faire la restauration du catholicisme, et comment l'on entendait observer les édits royaux ; fort heureusement pour eux, la présence du roi Charles IX dans la ville vint apaiser les esprits et calmer les exaltés. Ce ne fut cependant que deux années plus tard, en 1565 (1), que, conformément aux dispositions de l'édit d'Amboise, les protestants obtinrent de célébrer leur culte dans une des églises de la ville, dans l'église Saint-Sauveur ; encore le durent-ils bien certai-

(1) On trouve dans les livres de compte de la duchesse de Ferrare, la note suivante : « A une pauvre femme qui a nettoiyé le temple où l'on prêche aux faubourgs d'Orléans, 50 sols. Janvier 1564. *Bulletin*, t. XXXVIII, p. 11, note 3.

nement à la bienveillance des autorités locales et en particulier du bailli de la ville, Jérôme Grosloot, que François II avait fait emprisonner autrefois, sous l'accusation d'intelligences avec le parti réformé (1). C'est grâce à cette protection que les protestants purent profiter de la paix et se défendre contre les tracasseries incessantes des catholiques. Pendant les années 1563 à 1567, on ne signale aucun trouble sérieux à Orléans. Sous la direction de ses pieux et dévoués pasteurs, l'Eglise retrouva quelque repos et revint à des vertus moins guerrières. On revint aux vertus chrétiennes par excellence : à la patience, au support, à l'espérance, à la fidélité dans les petites choses ; les occasions de cette fidélité ne devaient point faire défaut, car, d'un côté et de l'autre, on se résignait plus à cette paix relative qu'on ne l'acceptait. Personne n'était satisfait. Les protestants eussent voulu davantage ou tout au moins la stricte observation des articles de la paix ; les catholiques n'acceptaient la situation faite aux protestants que comme provisoire ; ils cherchaient, par tous les moyens, à annuler les concessions faites et appelaient de tous leurs vœux le moment où l'on en finirait avec l'hérésie qu'on ne tolérait, dans leur esprit, que pour la mieux anéantir. Ils identifiaient la fidélité à l'évêque à celle due au roi ; ils savaient et sentaient que leur cause était celle de la majorité de la nation ; comme tous les catholiques du royaume, Philippe II leur apparaissait comme le roi idéal, et ils ne se faisaient point faute de le donner en exemple au Roi très Chrétien. La voix des parlements les encourageait, et ils

(1) Condamné à mort par les inquisiteurs, il s'était caché dans son château de l'Is'e, après la mort du roi.

s'attendaient à chaque instant à être relevés du devoir de tolérance. C'est ainsi qu'ils décourageaient les bonnes volontés et effrayaient les esprits larges et ouverts. Dans cette ville d'Orléans qui, à chaque trouble, devenait un centre protestant, sitôt que les hommes de guerre en étaient sortis, le petit troupeau, quelque nombreux qu'il fût, redevenait l'objet du mépris et de la haine populaires, tant était grande l'ignorance et les préjugés indéracinables. Les protestants ne purent garder longtemps l'usage de l'église de Saint-Sauveur, car nous les voyons bientôt obligés de recourir aux granges, comme lieu de culte, tandis que le culte catholique se rétablissait dans toutes les églises de la ville.

Daniel Toussain profita de cette accalmie pour se marier. L'église de Paris émigrail sous le coup des persécutions violentes et sans cesse répétées d'une populace fanatisée. Orléans recueillit beaucoup de ces réfugiés, et, parmi eux, Marie Gohory, la veuve de Philibert Couet du Vivier, avocat au parlement de Paris et maître des requêtes de la reine; elle était venue à Orléans dans l'intention de suivre plus librement la religion à laquelle elle s'était rattachée, elle et ses filles. Ce fut l'une de ces dernières, Marie, que Daniel Toussain choisit pour être sa compagne; il n'eût pu faire un choix plus heureux, au dire de Paul Toussain, qui fait des vertus de sa mère un touchant tableau et qui ne paraît nullement forcé.

Elle était une femme de sens pratique, aussi bonne ménagère que bonne mère de famille; âme discrète et pure, bienveillante, hospitalière et d'un commerce facile, elle donnait à tous l'exemple d'une piété profonde; d'un dévouement à toute épreuve, elle était, comme son époux, dévorée

par le zèle de la maison de Dieu (1). Le mariage eut lieu à Orléans, le 19 mars 1565. Marie Couet donna à Daniel Toussain deux enfants pendant leur séjour à Orléans, une fille, Marie, née le 21 juillet 1566, et un fils, Daniel, né le 28 novembre 1567, et qui mourut à Heidelberg en 1575 (2).

C'est également à cette époque, en 1566, que Daniel Toussain obtint de son Eglise un congé pour aller visiter les siens. Nous ne savons rien de son passage à Montbéliard, ville qui dut figurer au premier plan sur le programme de ce voyage, lequel ne put d'ailleurs pas être d'une bien longue durée. Son absence se faisait sentir à Orléans et lui-même souffrait d'être éloigné de son Eglise qu'on persécutait de nouveau. A son retour, la paix qui subsiste encore est une paix sans cesse violée. Les catholiques, mécontents, disent que Charles IX a porté atteinte à l'autorité royale en permettant l'exercice d'une autre religion que la catholique; la reine mère et le jeune roi parcourent les provinces pour réchauffer le zèle des catholiques et intimider les réformés; sous prétexte d'interprétation on apporte des restrictions à l'édit d'Amboise; regrettant d'avoir trop accordé, on s'efforce de tout ressaisir. Les réformés craignent de tout perdre; ils voient disparaître une à une les concessions qu'on leur a faites et ne peuvent obtenir justice du meurtre des leurs, et ces crimes se multiplient. Le rapprochement de la cour et de l'Espagne catho-

(1) *Vitae et obitus D. T. narratio*, p. 9 et 10.

(2) *Registre de Famille*. — Ce sont des notes rédigées en latin sur les deux feuillets de garde d'un exemplaire de la Vulgate; elles sont de la main de D. Toussain et relatent les principaux faits de sa vie, avec leurs dates. Voyez *Bulletin de l'histoire du Protestantisme Français*, t. XXXVIII, p. 185.

lique assure de l'impunité. Orléans voit bientôt apparaître l'armée de La Noue, qui vient prendre possession de la ville au nom de son parti; celui-ci, tenu en éveil par les armements de la cour, s'est enfin décidé à ouvrir les hostilités (1). Les réformés, maîtres de nouveau d'Orléans, exaspérés des vexations qu'ils ont subies et de la mauvaise foi de leurs adversaires, obligent ces derniers à quitter la ville en même temps qu'ils se ruent dans leurs églises et renversent les autels et les images qui venaient d'être relevés. A cette époque de guerre civile, il se trouvait toujours, dans un parti comme dans l'autre, des esprits violents et grossiers pour exciter et entraîner la foule; celle-ci cédaient d'autant plus facilement qu'elle croyait témoigner de son zèle religieux en détruisant les objets ou les lieux qui servaient à un culte impie et idolâtre à ses yeux; et puis, toute cette soldatesque recrutée un peu partout n'était point elle-même d'un tempérament à s'opposer à cela, elle n'obéissait guère plus à ses chefs, lorsque ceux-ci ne la conduisaient pas eux-mêmes au pillage que les populations ne se rendaient aux recommandations de leurs pasteurs. Orléans, devenu place forte et capitale des réformés, s'emplissait de gens de toutes sortes; c'était un lieu de refuge, mais l'ivraie y étouffait parfois le bon grain, car quelquefois le déchaînement des passions populaires, on se refuse à croire qu'il ne s'y soit point trouvé un noyau resté sain pour protester avec les pasteurs contre ces violences.

L'entrée des troupes protestantes avait heureusement délivré les réformés d'une nouvelle conspiration des catho-

(1) Septembre 1567.

liques enhardis; et jusqu'à la paix de Lonjumeau (mars 1568), la ville resta un refuge. L'habile Marie de Médicis avait su, par ruse, imposer cette paix aux chefs huguenots, que la fortune des armes semblait favoriser. Aux termes de ce traité, les protestants rendraient toutes les places qu'ils occupaient et l'édit d'Amboise serait rétabli sans restriction. Les réformés, trop crédules, ajoutèrent foi aux promesses de la cour. Orléans fut évacué puis occupé par un gouverneur et une garnison entièrement dévoués à la cause catholique (1).

On laissa enfin tomber le masque; la reine-mère fit comprendre qu'elle était décidée à en finir avec cette guerre sans cesse renaissante et à écraser les réformés. Les chaires catholiques retentissaient d'imprécations et d'anathèmes; on prêchait le massacre des hérétiques comme une œuvre pie. Sous l'influence de ces dispositions générales, le premier fruit de la paix, à Orléans, fut l'incendie d'une grange qui servait de temple, dans la rue d'Illiers (11 avril 1568). Les catholiques n'eurent point de peine à se mettre au ton du reste du royaume, et à se liguier, eux aussi, à l'exemple

(1) *Vitae et obitus D. T. narratio*, p. 12, 13.— *Préface*. — *La France protestante* raconte qu'« après la prise d'Orléans par La Noue, Toussain partit pour Dieppe, d'où les ministres s'étaient enfuis. Il y tint quelques assemblées secrètes; mais bientôt découvert, il fut arrêté et enfermé au château d'Arques, d'où il ne serait sorti que pour marcher au supplice sans la paix de Lonjumeau. » Nous ne savons où la *France protestante* a puisé ce renseignement, qu'elle ne donne, d'ailleurs, qu'avec beaucoup de réserves. Nous n'avons trouvé nulle part la mention d'un voyage de Daniel Toussain à Dieppe. Ajoutons qu'il ne nous paraît pas probable que Daniel Toussain, qui vient de rentrer dans son église, l'ait abandonnée aussitôt et en pleine période de guerre. Nous le voyons toujours sur la brèche, comme un fidèle pasteur qui se doit à ceux qui lui sont confiés, surtout aux heures difficiles, et qui ne lès quittera que lorsqu'il sera littéralement chassé.

de plusieurs villes et provinces, pour la défense de leur foi. Ils avaient à cela des raisons toutes particulières; ils gardaient une violente rancune du succès répété des armes protestantes dans leur cité. Leur joie paraissait sans mélange : ce roi qui, si longtemps, avait fait leur désespoir et qu'on menaçait couramment d'enfermer dans un couvent, il revenait enfin à de bons sentiments; il venait de disgracier le chancelier L'Hôpital et tenter de s'emparer de Condé et de Coligny. Un exemple donné de si haut ne pouvait manquer d'être compris et suivi. L'ardeur du nouveau gouverneur, le comte d'Enragues, et de ses satellites les encourageait et les excitait. Les protestants perdaient, de jour en jour, de leur influence; ils cessaient d'être des adversaires pour devenir des vaincus.

C'était surtout aux pasteurs que l'on en voulait : on les recherchait pour les égorger. Pendant cinq mois pourtant, après l'incendie du temple de la rue d'Ilhers, ils prêchèrent encore en belle assemblée et à la vue des soldats que la douceur et l'innocence des victimes avaient touchés et qui, souvent, étaient plus favorables que les citoyens papistes.

« Mais ce n'était pourtant pas sans danger, dit Daniel Toussain lui-même, la ville était en ce temps tellement gardée, que ni bourgeois ni bourgeoise de la religion, ne pouvaient passer une porte qu'avec mille difficultés; que nos maisons étaient tous les jours fouillées, les portes de nos assemblées environnées par des troupes de soldats ennemis, et que pour présidents, pour manière de dire, en nos Consistoires, avions des capitaines reniens Dieu, et autres tels gens qu'il plaisait au gouverneur d'y envoyer » (1).

(1) *Préface.*

Daniel Toussain et ses collègues, qui payaient d'audace et dont le zèle ne se démentit pas un seul instant, furent plus d'une fois en danger. La sollicitude de Daniel Toussain était double et ses appréhensions multipliées ; outre ses paroissiens, il avait le souci de sa femme et de deux jeunes enfants, qu'il laissait dans sa maison ; quand il partait pour l'assemblée, il ne savait si lui-même en sortirait vivant et s'il retrouverait encore à son retour sa petite famille. Il dut changer à plusieurs reprises de demeure, sans doute, pour se soustraire aux insultes et aux attaques d'une populace fanatisée. Il lui arriva un jour (11 juin 1568) d'être reconnu et fait prisonnier par des soldats qui se disposaient à l'entraîner hors de la ville, afin de pouvoir le traiter comme bon leur semblerait : le mettre à mort et le dépouiller ensuite, ce qui lui fût advenu si sa femme n'eût, quoique enceinte, tenté les plus pénibles démarches auprès du gouverneur, dans le but d'obtenir qu'il restât dans la ville. Cela lui fut accordé et lui valut la vie de son mari (1).

Déjà, on prévoyait une issue fatale à ces persécutions qui allaient s'accroissant sans cesse, malgré la protection de la bonne et pieuse duchesse de Ferrare ; celle-ci espérait couvrir les protestants d'Orléans de sa faveur en assistant aux prêches ; elle intercédait auprès du gouverneur pour cette église, aux destinées de laquelle elle s'intéressait depuis fort longtemps (2). Une lettre que Daniel Toussain lui adresse nous apprend que les ministres ne se faisaient

(1) *Vitae et obitus D. T. narratio*, p. 13.

(2) Rodocanachi, *Renée de France, duchesse de Ferrare*, p. 550. Toussain jouissait d'une grande faveur auprès de la duchesse. Dès 1564, il figure parmi ses pensionnaires ; il rédigea son testament religieux.

aucune illusion sur la gravité de la situation présente et qu'ils avaient conscience de leur tâche.

A MADAME LA DUCHESSE DE FERRARE.

Madame, combien que parmy beaucoup de danger et de traverses ce bon Dieu nous ait fait subsister jusques à présent toutefois, la condition du temps s'empirant de jour en jour et les choses s'acheminant à guerre ouverte, nous voions tout à clair la dissipation de cette pource église prochaine, aucun danger bien éminent de nos personnes, tellement que nous avons recongnu une providence de Dieu notable en ce qu'il luy a pleu vous inspirer d'escrire en nostre faveur à Monsieur le gouverneur. Cependant, Madame, nous pensons avoir une obligation si étroite à cette église que, jusques à ce qu'il y ait persécution ouverte, nous ne délibérons pas désespérer cette ville, espérant que le Seigneur des armées nous tiendra en sa protection, ou s'il lui plait, se servir de nous pour sceler de nostre sang sa vérité que nous annonçons, il nous fera grand honneur de nous appeler au rang de ses martyrs. Or, Madame, remerciant très humblement Vostre Excellence du soin qu'il luy plaist avoir de nous, nous vous prions de continuer en cette bonne volonté au cas même que l'exercice nous fut défendu ou que nos personnes fussent en danger. Nous vous reconnoissons tous comme une mère tutrice que Dieu a suscitée à son Eglise, et en cela, nous voions l'accomplissement de ce que dit Esaïe au 49^e chapitre : « Les princesses seront tes nourrices ». Nous supplierons donc ce grand Dieu, Madame, qu'avec la longue vie, il octroye toujours à Vostre Excellence toute bénédiction et prospérité.

D'Orléans, ce 27 d'aoust 1568. De Vostre Excellence le très humble et très obéissant serviteur au nom et pour tous ses compagnons ministres,

BEAUMONT.

Cette protection de la duchesse de Ferrare fut certainement souvent efficace, et peut-être, en cette circonstance,

obtint-elle encore quelque adoucissement au sort du troupeau et de ses conducteurs; ces derniers eussent pu trouver les portes moins fidèlement gardées s'ils n'eussent résolu de rester à leur postes et ne point « désemparer la ville ». Le moment était critique, la situation extérieure se tendait de jour en jour. Les réformés se voyant une fois de plus indignement trompés, refusaient de rendre les villes qu'ils occupaient, suspendaient l'exécution de l'édit de Longjumeau. On n'entendait parler que d'émeutes, de sévérités exercées par les officiers royaux contre les meurtriers appartenant au parti réformé, tandis qu'on laissait impunis les catholiques, qui se souvenaient de s'être vantés hautement de faire main basse sur les huguenots lorsqu'ils auraient achevé les moissons et les vendanges. Ceux-ci se sentaient partout le couteau sur la gorge et à la merci de leurs adversaires. Orléans se préparait à faire bonne figure à l'heure de l'extermination. Il ne semble pas que, lors de l'incendie du temple de la rue d'Illiers, il y ait eu des victimes; ce n'était qu'un essai. Si les chefs du troupeau, à travers mille dangers de mort, avaient jusqu'à présent échappé aux pièges qu'on tendait sous leurs pas, il n'en était pas allé de même des membres du troupeau. Les émeutes, en se multipliant, s'aggravaient. Il ne se passait plus de jour où l'on n'apprit qu'un attentat, presque toujours mortel, avait été commis sur l'un des fidèles. « On cheminait comme en l'ombre de la mort et au milieu d'arquebuses et infinité de détresses (1). On harcelait le troupeau sans relâche, on le décimait petit à petit, au jour le jour,

(1) *Préface.*

jusqu'au moment où la guerre civile, renaissant ouvertement, rompit tout frein et emporta toutes les hésitations. Les catholiques qui, cette fois, restaient maîtres de leur cité, espéraient qu'à leur tour ils allaient pouvoir user enfin de cette liberté d'action qu'accorde la guerre, et dont, par deux fois, ils avaient subi les épouvantables conséquences. Ils ne voulurent point perdre de temps : la vengeance s'annonçait facile et agréable. Les réformés n'avaient plus qu'un lieu de culte, situé sur la place de l'Esteppe ; c'est là qu'on les trouverait sûrement et là qu'on allait les surprendre.

Le 5 septembre une procession s'organise qui se dirige vers la place de l'Esteppe ; les circonstances la favorisèrent, au-delà de ses espérances peut-être, car, en arrivant sur la place ce n'était plus qu'une foule houleuse, que finit d'exaspérer le chant des psaumes.

Car ce jour-là qui estoit dimanche, moy ayant fait le presche de six heures en l'Esteppe, lequel lieu seul nous restait alors et ayant (trop à propos hélas !) en ce dernier presche, exposé ce passage du seizième de saint Marc sur l'histoire de la passion : « *Mon Dieu, mon Dieu. pourquoi m'as-tu laissé ?* » car jusque-là en estais-je venu en l'exposition de saint Marc : Monsieur des Gallars, lors aussi ministre de ladite Eglise, ayant faict le presche de huit heures au mesme lieu, et suivant l'ordre des pseumes qu'on chantoit, ayant chanté ce pseume funèbre et lamentable, qui venoit à propos, sans toutesfois qu'on l'eust choisi, le pseume 88° qui est le dernier qui a été chanté dans Orléans en l'assemblée de l'Eglise, où entre autres choses il est dit :

« Je suis entre les morts transi

Franc et quitte de cette vie

Item

Tes fureurs ont sur moy passé

Avec ses épouvantements terribles... »

Comme ledit presche second était achevé et le pseaume sus-mentionné se chantait, voici, après quelques pierres ruées contre l'assemblée, une esmeute de peuple qui lors accompagnoit une procession que se faisoit tout exprès, laquelle se jetant sur l'assemblée, qui estoit belle, d'une furie extrême, eust assommé toute la troupe si ce bon Dieu n'eust suscité quelques soldats estrangers, qui se montrèrent plus humains que ces citadins altérés du sang de leurs concitoyens, et couvrirent une partie de l'assemblée de laquelle cependant tant de morts que de blessés y eut plus de sept vingt; et l'après-dinée la populace non assouvie de cruauté, mit en plein jour le feu au temple de l'Esteppe, avec toutes sortes d'insolences et de desbordements, menaçant lanuit de ce jour-là de faire un sac par toutes les maisons de la Religion, pendant lesquelles tempestes Dieu conserva miraculeusement les ministres qui estoient lors au nombre de cinq et mesme les deux qui ce jour-là avoient presché comme dit a esté ci-dessus (1).

Privés définitivement de temples, les protestants n'en continuèrent pas moins à se réunir. Ils s'assemblaient dans des maisons particulières, dans les maisons de leurs conducteurs. Nous savons que la maison de l'un d'eux, Antoine Chanorier, recevait ce troupeau sans abri; mais la fureur populaire vint l'en déloger encore. Une nouvelle émeute réduisit la maison en cendres et un grand nombre de fidèles y furent égorgés (2).

Jusqu'ici « les ministres, nonobstant les dangers esquels ils se trouvoient, avoient courageusement et par l'avis du Consistoire et de tous les principaux de l'Eglise continué en leur charge.

(1) *Préface*. — Ces cinq pasteurs étaient : Antoine Chanorier dit Desméméranges, Nicolas des Gallars, Robert le Maçon, dit la Fontaine, Pierre Baron et Daniel Toussain.

(2) *Bulletin*, t. XXXVIII, p. 5.

Mais cette fureur étant ainsi enflammée, toute l'Eglise en désarroy, la guerre allumée sur toute la France... lors avec grandissimes difficultés, les ministres furent tirés de cette fournaise et conduits en sauveté, pour estre les portes très étroitement gardées, et embuscades par tous les chemins et mesme par tous les carrefours des rues (1). »

Les protestants venaient d'être mis hors la loi et la religion réformée interdite dans le royaume; les pasteurs devaient quitter la France dans les quinze jours. Cette fois, ces derniers n'avaient plus rien à attendre ni à espérer. Quelques fidèles réussissent à les faire évader tous pendant la nuit, à travers les bois; on ne voulait tolérer dans la ville aucun de ceux de la Religion et on refusait de les en laisser sortir. Des cinq pasteurs fugitifs trois seulement purent atteindre Montargis et profiter de l'hospitalité et de la protection de la duchesse de Ferrare : Chanorier, Pierre Baron et Des Gallars; Daniel Toussain et Robert le Maçon furent repris et avec eux un ami de Toussain, Mathieu Béroalde, professeur d'hébreu (26 septembre 1568) (2). La femme de Toussain, qui était restée dans la ville, ne se laissa point abattre par une aussi triste nouvelle; elle n'eut point de repos jusqu'à ce qu'elle eût obtenu la liberté de son mari, mais non pas cette fois sans avoir associé à sa cause,

« Quelques notables et bien affectionnées personnes de l'Eglise qui voyant, dit D. Toussain, qu'on était tous les jours sur le point de nous noyer ou massacrer et que leur

(1) *Préface.*

(2) Un édit venait d'imposer aux membres des universités le serment de catholicisme.

avons rendu fidèle service; jusqu'à toute extrémité nous rachetèrent des mains des soldats » (1).

Délivrés le 15 octobre « après très éminents dangers », les prisonniers gagnèrent Montargis.

Le pauvre troupeau sans berger fut décimé de plus belle.

On ne cessa tantôt par les rues, tantôt par les maisons de tuer quelques-uns des fidèles, de piller leurs maisons, les tirer avec cordes par les rues, ne les voulant ni laisser sortir de la ville ni les souffrir en vie en ladite ville (2).

A leur tour la femme de D. Toussain et celle de Des Gal-lars voulurent gagner Montargis et rejoindre leurs maris. Déguisées toutes les deux elles furent reconnues et la dernière, Perrette Curtet, paya de sa vie sa tentative d'évasion (3). La femme de Toussain fut plus heureuse; amenée en présence du gouverneur, sa situation lui valut la faveur et la protection de la femme et des filles de ce dernier qui consentit à leur prière à lui accorder non seulement la liberté mais lui facilita même les moyens de rejoindre son époux. Elle atteint elle aussi le port; c'est à Montargis qu'elle mit au monde un enfant que Renée de France voulut présenter au baptême (15 mars 1569) (4).

Daniel Toussain resta pendant une année auprès de la duchesse de Ferrare, sans doute comme chapelain; elle lui

(1) *Préface*. — *Registre de Famille*. — Six années plus tard on réclamait à Daniel Toussain le montant de cette rançon, indépendamment de 600 livres qu'on se refusait à lui rendre. Voyez, *Bulletin*, t. XXXII, p. 210. ss.

(2) *Préface*.

(3) Crespin, *Histoire des Martyrs*, t. III, p. 652.

(4) *Registre de Famille*.

faisait une pension depuis quelque temps déjà et recevait en retour les services de son ministère. Il faut croire qu'il était arrivé dénué de tout, comme du reste la plupart de ces fugitifs, puisque nous voyons la duchesse subvenir à ses besoins les plus ordinaires : on lit dans le livre des comptes à la date du mois de novembre 1568 : « à M. de Beaumont pour acheter du bois et le chauffer, 15 livres » (1). La duchesse de Ferrare s'était attachée à cet homme de Dieu plein de courage et de dévouement qui joignait aux qualités du cœur celles de l'esprit. Elle semble l'avoir distingué et estimé plus qu'aucun de ses collègues, et nous ne sommes pas très éloignés de penser que malgré son jeune âge, et peut-être même à cause de cela, il s'était plus fortement et plus profondément associé à la vie de cette Eglise naissante d'Orléans ; les difficultés survenues de bonne heure n'avaient fait que resserrer ce lien d'affection réelle, et maintenant son influence paraît déjà prépondérante : il est devenu l'intermédiaire obligé entre l'Eglise d'Orléans et la duchesse ; tandis que les autres ministres, qui se sont enfuis avec lui, quittent Montargis et s'éloignent d'Orléans, il reste à proximité du troupeau dispersé, et, grâce à la bonté de sa protectrice, il sera le premier et longtemps le seul à lui porter secours, lorsqu'il lui sera possible de reparaitre en public. Peut-être est-ce pendant son séjour à Montargis qu'il écrivit et fit paraître à Saumur la première forme de son récit des persécutions endurées par les fidèles d'Orléans et en particulier des massacres de septembre. Ce récit devait être accompagné de méditations et

(1) Rodocanachi, *Renée de France*, p. 450; p. 418 ss. et 456 et dans le Bulletin, t. XXXVIII, p. 7 ss., se trouvent des extraits du livre des comptes de la duchesse.

de prières appropriées aux tristes événements qui effrayaient encore tous les esprits. Cette dernière partie faisait le gros de l'ouvrage, dédié à l'Eglise d'Orléans. Ce fut là, sans nul doute, sa première publication, elle ne nous est pas parvenue sous cette forme primitive, nous ne la connaissons que pour autant que nous arrivons à la distinguer des additions que l'auteur y apporta lui-même plus tard (1).

Quelle que fût la cordialité de l'hospitalité de Montargis, elle dut souvent peser comme une lourde captivité à Daniel Toussain. Il n'était pas assez éloigné d'Orléans pour ignorer ce qui advenait aux fidèles qui y restaient encore, et pas assez assuré du succès de son entreprise, pour céder chaque fois qu'il avait la tentation de voler à leur secours. Les difficultés matérielles : les chemins occupés par les ennemis, l'animosité soupçonneuse des populations surexcitées, les conséquences désastreuses d'un zèle intempestif, étaient autant de choses qui l'obligeaient à la plus extrême prudence. Il dut se hasarder plus d'une fois pourtant à visiter ses courageux paroissiens dans le courant de cette année. Ceux-ci, après les massacres de septembre, l'incendie des lieux de culte, la fuite de leurs conducteurs, furent quelque temps avant de se ressaisir, puis parvinrent à se réunir de nouveau, mais cette fois en dehors de la ville. L'ancien bailli, Jérôme Groslet, prêtait sa maison de l'Île, près d'Orléans. C'est là que Toussain retrouvait ses auditeurs du temple de l'Estape. La ville appartenait décidément aux adversaires ; elle était redevenue catholique et royale. Charles IX et sa cour y firent un séjour en juin 1569 ; la

(1) *Préface*; Guyon, *Histoire de l'Eglise et du diocèse d'Orléans*, Orléans, 1650, p. 419 ss.

présence du roi n'était point pour calmer les esprits et arrêter les troubles ; il s'amusait lui-même du massacre de ses sujets et assistait en curieux au spectacle des rixes ensanglantées entre les papistes et les huguenots. Lottin (1) rapporte qu'il assistait un jour (12 juin 1569), au retour de ces derniers de leur prêche de l'Île. Ce jour-là, on ne se borna pas à les accueillir à coups de pierre et avec des insultes. C'était un dimanche, et la communauté était en fête : plusieurs couples de jeunes époux avaient reçu la bénédiction nuptiale à l'occasion du service divin, présidé par un pasteur, probablement par Daniel Toussain. Le roi avait voulu voir passer les jolies huguenotes ; les jeunes seigneurs, pleins d'insolence, voulurent lever les voiles des jeunes femmes ; une rixe violente s'éleva, plusieurs huguenots furent tués et jetés à l'eau. Cette journée fut appelée la journée des Grands Chaperons, parce que les huguenotes portaient ce genre de coiffure.

Comme récompense de ce haut fait, les catholiques d'Orléans obtinrent du roi l'autorisation de former entre eux une sorte de garde municipale, pour obvier aux luttes civiles et se défendre contre les protestants qui eussent pu vouloir se venger de la journée des Grands Chaperons (3 juillet 1569) (2). L'artifice n'échappait à personne, aux réformés moins qu'à d'autres ; ils ne demandaient plus que le droit de vivre et la liberté de prier Dieu à leur façon ; ils se sentaient devenus les plus faibles, numériquement et moralement. On avait pris nettement parti pour ou contre eux et plutôt contre eux qu'en leur faveur ; ils perdaient du

(1) *Recherches historiques*, juin 1569.

(2) *Recherches historiques*, *ibid.*

terrain dans toutes les provinces. Ils n'avaient pas été compris ; la nation n'était point mûre encore pour le libre examen et la piété personnelle. Ils étaient réduits à n'être qu'une minorité, minorité d'élite sans doute, mais minorité qui se contenterait désormais de la tolérance (1). Les coups les plus terribles venaient de les frapper : la mort du prince de Condé, la mise à prix de la tête de Coligny ; c'était la défaite, la déroute de la « Cause » ; on pressentait que la force brutale et l'ignorance auraient bientôt raison de la valeur morale et de la lumière de l'Évangile.

La proclamation de la mise à prix de la tête de l'amiral fut faite à Orléans, le 7 juillet. Si l'on traitait ainsi celui qui incarnait la piété huguenote que n'était-on pas en droit d'infliger au menu peuple du parti ? On le lui fit bientôt entendre. A quelque temps de là, le gouverneur d'Entraques fit enfermer les réformés dans les prisons de la ville, prétextant qu'ils troublaient le repos public, mais que, pour lui, il voulait bien user d'humanité à leur égard, les soustraire aux mauvais traitements auxquels ils s'exposaient de gaité de cœur, et les tenir en lieu sûr. L'odieuse guet-apens réussit : soit qu'ils s'y fussent rendus de plein gré, soit conduits par la force, les fidèles se trouvèrent au nombre de plus de 140 dans les prisons de Martainville et des Quatre-Coins. Ils étaient là attendant leur sort « persévérant dans l'invocation du nom de Dieu et la pureté de son service », quand le 21 août 1569, la foule excitée par les moines et les prêtres, et qui savait que les protestants avaient aban-

(1) Voyez G. de Félice, *Histoire des protestants de France*. Toulouse, 1873, p. 200 et suiv.

donné leur prêche de l'Île-Grosloir, se précipita vers les prisons où l'on avait entassé ces malheureux. Elle réussit à forcer la première et massacra impitoyablement tout ce qu'elle y rencontra; mais la deuxième l'arrêta; furieuse de ne pouvoir continuer directement son œuvre d'extermination si bien commencée, elle eut recours à un moyen plus sommaire et également radical. Elle mit le feu à la prison et, faisant cercle autour des murs, elle recevait au bout de ses piques et de ses hallebardes ceux qui tentaient d'échapper aux flammes en se jetant par les fenêtres. Ceux qui n'étaient pas brûlés étaient égorgés; tous périrent et parmi eux des femmes et des enfants. Rien n'attendrissait ces bourreaux : une partie des victimes fut vue, dit Crespin, « joignant les mains dedans le feu et ouïe invoquant le Seigneur à haute voix » (1).

La sûreté de la ville n'était pas encore garantie, semblait-il, car une nouvelle boucherie eut lieu, au dire de Daniel Toussain. Bien que l'on hésite à enregistrer ces honteux carnages, le témoignage de Daniel Toussain ne nous paraît pas devoir être mis en doute; une autre troupe de 80 personnes, des notables, pour la plupart bourgeois de la ville, furent mis dans la grosse tour de la ville. On feignait les vouloir mettre en justice, quand ils furent tués à coups de dague. L'Eglise fut dispersée pour plusieurs années.

Daniel Toussain se voyait lui-même contraint de s'éloigner encore et d'abandonner son asile de Montargis. Le roi de France venait de forcer sa tante, la duchesse de Ferrare,

(1) *Préface*. — *Recherches historiques*, 1569. — De Thou, *Histoire de son temps*, t. XLV, p. 586. — A. d'Aubigné, *Histoire universelle*, éd. de Ruble. Paris, 1889, tome III, p. 85.

à congédier, sans retard, tous ses protégés (1). Ils étaient nombreux, car à la suite des dernières persécutions :

Des villes et villages du plat pays tout s'enfuit à Montargis, où plusieurs avoient esté conservés dès les premières guerres sous la faveur de la duchesse, laquelle estant de sang royal, apparentée à ceux de Guise, avoit un privilège particulier. Elle et ses ministres blasmoyent ceux qui portaient les armes, en termes qui les rendirent ennemis, elle et le prince de Condé ; et ceste querelle donnoit couverture au respect qu'on lui portoit. Mais ce dernier amas esmeut les prescheurs de Paris, et eux le Roi, à la contraindre de chasser quatre cent soixante personnes, les deux tiers de femmes et d'enfants portés au col. Cette princesse, fondant en larmes, dit à Malicorne qui lui avoit apporté ceste rude nouvelle, que, si elle avoit au menton ce que lui portoit, elle le feroit mourir de ses mains, comme messenger de mort. Elle fournit ce peuple de cent cinquante grandes charettes, huict coches, et d'un grand nombre de chevaux (2).

Toussain se joignit à cette foule avec sa femme et ses trois jeunes enfants, et partit, lui aussi, pour Sancerre. On se dirigea vers la Loire dans le dessein de la traverser, soit à Cosne, où se trouvait un gué très connu, soit seulement à Sancerre. Avant d'avoir atteint la vallée, les difficultés et les dangers surgirent insurmontables; sur ce chemin de l'exil, l'ennemi apparaissait toujours cruel et menaçant : on avait fait sortir ce pauvre troupeau de peuple de son asile de Montargis, mais c'était pour aller l'attendre au détour de la route, le massacrer et l'outrager. L'envoyé du roi, Malicorne,

(1) Rodocanachi, *Renée de France*, p. 457 ss. et 463; *Bulletin*, tome XXXVIII, p. 173 ss.

(2) *Histoire universelle*, tome III, p. 87. — Paul Toussain dit : 2 et 400 chariots. *Vitae obitus D. T. narratio*, p. 14.

Irrité des menaces de la princesse, fit advertir les capitaines Villebœuf, Cartier et le lieutenant d'Antragues, qui se vindrent embusquer dans le bois de La Bussière avant le jour, pour attendre la troupe à passer. Mais, comme quelques coureurs rapportèrent que ces misérables avoyent pris un chemin qui s'éloignait du bois, ils sortirent de l'embuscade pour aller les mettre en pièces au chemin de Briart.

Il n'y avait plus aucun espoir de salut car il eût fallu mettre le fleuve entre les ennemis et la troupe; la chose était impossible et le temps manquait. Tous croyaient leur dernière heure venue et se préparaient à mourir dignement quand, soudain, comme par miracle, quelques cavaliers que l'on reconnut pour être des gentilshommes huguenots, apparurent, convenablement armés; ils arrêchèrent l'ennemi et l'empêchèrent d'exécuter son criminel dessein. Les cavaliers se mirent au service de ce troupeau errant de femmes et d'enfants, l'accompagnèrent jusqu'à Sancerre, où il arriva sain et sauf, grâce à leur efficace protection (1).

L'historien Agrippa d'Aubigné nous donne de cet épisode de la rencontre des soldats ennemis un récit plus détaillé et plus long; les indications précises qu'il renferme paraissent garantir l'historicité des faits rapportés. L'exhortation qu'il met dans la bouche de Daniel Toussain a pu être un peu amplifiée par lui; néanmoins, elle est bien dans les circonstances et ne détonne nullement dans la bouche de Daniel Toussain. Elle eut d'ailleurs assez d'auditeurs et la scène de témoins, pour que l'une et l'autre soient parvenues à l'historien. Nous la reproduisons donc :

(1) D'après le récit de Paul Toussain : *Vitae et obitus D. T. narratio*, p. 15.

A la vue des massacreurs qui accouroient les coustelas à la main, Beaumont, ministre de l'Eglise d'Orléans, à la teste de la troupe agenouillée et préparée à la mort, dit ainsi : « C'est assez, mes frères, de nous destourner du chemin et vouloir esquiver le passage du ciel, où Dieu nous appelle. Il n'y a aucun de nous de qui les jambes et les pieds ne soyent las, et les âmes honteuses de nos fautes. La mort guérira les esprits et les corps lassez des voyes du monde, encores plus de ces chemins. Que ferons les mains de ces bourreaux sinon nous délivrer de leurs mains ? Où courions-nous ? A l'exil, à la faim, aux opprobres et encore à la mort ! Où nous mettront ces ennemis ? A notre espérance, à nos désirs, à nostre Chanaan tant cherché, au pain des anges, à la gloire éternelle, à la face de Dieu, à ce que l'on peut appeler la vie seulement... Ne fuyons plus ceste vie, tendons la main à la mort et bénissons celle que Dieu nous tend. Mourons en agneaux pour l'Agneau qui est mort pour nous. Voici les ennemis qui se hastent à nostre délivrance. Dieu veut nous recevoir par leurs armes. Hâtons-nous de nous présenter à sa face et de chanter : *« Mon âme entre tes mains je viens rendre, car tu m'as racheté... »*

Comme ils poursuivoient ce verset du Psaume trente-et-unième les ennemis ayant faits douze ou quinze cents pas pendant le propos susdit, et n'en ayant plus que six-vingts pour les mesler, survint un accident inespéré. C'est que sur ce point venoyent de la Grande Armée, ou selon quelques-uns, de la Normandie, Bourri des Essarts et autres capitaines (huguenots), avec quelque septente chevaux. La troupe qui les vit naistre inopinément les pris pour une autre bande de tueurs et ploya le col devant eux, quand, d'entre les coureurs, un gentilhomme connut une damoiselle sa parente. Ceux-ci, haussant le manteau qui couvrait leur casaque blanche et, en même temps, apprenant l'estat des misérables, et voyant à la droicte les galans, l'épée haute, accourans à un combat sans péril, Bourri prend la charge et passe sur le ventre à ce qu'il trouve en la campagne. Villebeuf, qui menoit les arquebusiers, s'estant jeté dans les

taillis de Ribonde, fut enfoncé sans marchander. Cartier, qui estoit des derniers, se sauva à Gien et tient-on en ce pais-là, qu'il ne s'en sauva que luy et un qui se cacha dans un chesne creux (1). »

Sancerre, qui avait soutenu victorieusement un siège des plus héroïques (décembre-janvier 1568-1569), contre une armée catholique, restait une place forte entre les mains des huguenots. Elle se partageait avec la Charité le rôle de ville de refuge qu'avait joué Orléans pendant les deux premiers troubles. C'était La Rochelle qui maintenant avait succédé à cette dernière ville comme capitale du protestantisme.

Daniel Toussain resta à Sancerre environ une année, soit jusqu'au 9 août 1570, au lendemain de la paix de Saint-Germain. Il se joignit à l'armée, rassemblée par l'intrépide Coligny, qui venait d'obliger la Cour à signer cette paix. Il pensait peut-être se rapprocher d'Orléans et essayer de rassembler ses brebis dispersées ; il dut se rendre à la pénible réalité. Les concessions faites aux réformés : le libre exercice de leur culte, l'admission à tous les emplois et quatre villes de sûreté, furent très mal accueillies par les catholiques, et la Cour, malgré les garanties dont elle appuyait ses promesses, était moins sincère que jamais. A Orléans on continua de persécuter les réformés, de les battre, de piller leurs maisons et les empêcher de jouir de leurs biens (2). Toussain vit bientôt qu'on ne pourrait recueillir l'Eglise avant quelque temps. Par ordre du roi on préleva sur les protestants l'argent nécessaire pour l'érection d'une tour destinée au péage. Toussain s'éloigna

(1) *Histoire universelle*, t. XLV, p. 88.

(2) *Préface*.

définitivement en attendant des temps meilleurs, mais non toutefois sans laisser la promesse de revenir dès que sa présence, toujours nécessaire, serait possible.

Il se dirigea vers Montbéliard afin de goûter, auprès de ses vieux parents, quelque repos après ces épouvantables tempêtes. Arrivé sur cette terre hospitalière, il y appela sa femme et ses enfants, qui l'y rejoignirent le 1^{er} novembre 1570 ; il venait alors d'être nommé pasteur de l'Eglise de la ville.

CHAPITRE III

SÉJOUR A MONTBÉLIARD (1570-1571).

A peine arrivé à Montbéliard, Daniel Toussain fut mis au courant de la situation religieuse et ecclésiastique. L'insuccès des Ordonnances de 1560 (1) ne devait pas être définitif dans l'esprit des princes tuteurs; ils avaient dû céder sur la question des rites, et suspendre l'exécution des articles qui avaient provoqué la plus grande opposition : ceux qui avaient trait à la manière d'administrer les sacrements, à la forme et à la simplicité des cérémonies du culte; mais comme ils obtenaient une satisfaction relative sur le terrain doctrinal, à la suite de l'acceptation par tous les pasteurs de la concorde de Wittemberg (2), ils consentirent à suspendre l'exécution de l'Ordonnance tout entière. Les

(1) *Ephémérides*, 29 février, 3 mars, 25 mai, 19 juillet et 30 juin 1562.

(2) Ce formulaire, rédigé en Allemand à Lichtenau, dans le marquisat de Bade, au commencement de septembre 1559, par une commission de théologiens nommée par les princes tuteurs, avait été traduit en latin par Dietrich Schnepff, théologien wurtembergeois, et publié à Montbéliard, le 29 février 1568, en présence de tous les maires et pasteurs de la Principauté « afin qu'il soit dûment pourvu aux Eglises, tant par la prédication de la parole de Dieu que par les cérémonies approuvées par les Saintes Ecritures ». Il enseignait la présence réelle, corporelle de la chair et du sang de Jésus dans les espèces du Sacrement pour ceux qui y participaient, même les indignes et les impies.

pasteurs avaient signé cette formule de concorde en bonne conscience, ne se doutant peut-être pas de la voie dans laquelle ils s'engageaient, ou avec l'espoir que leurs concessions n'auraient pas d'autres conséquences que la paix rétablie et surtout point d'écho dans la population à l'esprit conservateur. Rien, en effet, ne devait être changé dans les coutumes religieuses des Eglises. Les princes, eux, prenaient note du sens de la transaction. C'était une base sur laquelle ils appuieraient leurs prétentions ultérieures. Les deux partis en revinrent aux mains dès que l'un d'eux voulut s'autoriser du passé pour imposer sa manière de voir ; l'un et l'autre se rendirent alors mieux compte de la situation. Un des pasteurs, Larcher, s'était fait l'homme du gouvernement des princes ; il poussait ceux-ci à user de « prudence » et « d'autorité », à imposer les nouveaux rites dans tout le comté, assurant qu'ils seraient bien reçus ; lui-même, de sa propre autorité, les avait introduits dans son Eglise d'Héricourt ; il avait contre lui tous les pasteurs du comté avec Pierre Toussain à leur tête.

Sur les instances de Larcher les princes firent traduire l'ordonnance de 1560 en français par Léger Grimault (1), et, en octobre 1568, ils en firent remettre un exemplaire à chacun des pasteurs de la Principauté, avec ordre d'y conformer sa doctrine et ses actes de culte. Les pasteurs à bout de ressources, essayèrent de discréditer la personne de leur ennemi aux yeux des princes, des membres du Conseil de

(1) *Ordonnance ecclésiastique des comté, terres et seigneuries de Montbéliard et Richeville et statuts conformes à icelles ; lesquels le temps advenir (aydant Dieu) seront gardez en ce pays.* In-4°, 258 pages, Bâle, 1568.

la Régence et de la population : ils rendirent publique une lettre de la classe de Neuchâtel, à laquelle appartenait Larcher, lettre confirmée, quant à son contenu, par une déclaration solennelle de cette même classe, à la date du 18 août 1570, et fort peu flatteuse pour ce dernier que l'on traitait de brouillon et de mercenaire (1).

Les choses en étaient là quand Daniel Toussain arriva à Montbéliard. Il crut de son devoir d'entrer dans la lice et de dévoiler le jeu des adversaires ; il donna immédiatement une autre tournure au conflit ; il permit aux pasteurs, qui virent bientôt en lui un précieux auxiliaire, de se rendre compte, tout au moins, des secrètes intentions des princes tuteurs et de leurs théologiens. Avec un sens théologique qui manquait aux autres, il transporta la lutte sur le terrain doctrinal. Il ne s'agit pas à ses yeux de rites et de cérémonies, mais de l'extirpation du calvinisme dans les Eglises pour le remplacer par le luthéranisme. Dans l'ardeur de la lutte, les convictions arrêtées revinrent. Jusqu'ici on s'était contenté d'un calvinisme beaucoup plus pratique que théologique ou dogmatique ; on s'était attaché à certaines formes et la vie était plus développée que la pensée religieuse. Montbéliard recevait beaucoup de réfugiés français qui se fixaient dans la ville ; tous étaient calvinistes mais bien peu des théologiens capables de faire briller cette science. A la voix de Daniel Toussain il se trouva une Eglise calviniste, et, avec lui, on allait essayer de discuter ; mais le champion des idées de Calvin se trouva à la fin être seul, n'ayant pas été suivi par la majorité de ses collègues, qu'auront seuls touchés l'amour de la paix ou la crainte.

(1) *Notice historique*, p. 95.

Ses idées nettes et claires, exemptes des subtilités des docteurs wurtembergeois, son calvinisme franchement avoué, son tempérament ardent, son attitude belliqueuse, recommandaient Daniel Toussain, mais aussi intimidaient un peu ces populations calmes et tranquilles ; si l'on s'attacha à lui et si l'on voulut se l'attacher, ce fut moins comme théologien que comme avocat de l'indépendance, car nous pensons que la population de Montbéliard (qui seule comptait) guerroyait moins par conviction religieuse, avec le sentiment de la supériorité d'une doctrine sur l'autre, que par esprit d'indépendance et pour s'assurer le maintien et le bénéfice des libertés une fois accordées, et qu'on cherchait à lui restreindre. Les uns luttèrent pour des intérêts, qui fussent restés mesquins s'il ne se fût agi de la liberté de conscience ; mais les envisageaient-ils ainsi ? L'autre luttait pour ses idées ; les princes étaient accoutumés aux réclamations de la municipalité montbéliardaise ; mais beaucoup moins à entendre une voix libre s'élever et s'opposer ouvertement à leurs desseins. Par là Daniel Toussain se trouvait être en évidence, mais aussi de bonne heure il devint suspect.

Daniel Toussain devait être arrivé à Montbéliard au commencement de septembre 1570. Il se mit sans doute aussitôt en devoir d'aider son père, en particulier dans la prédication. Il était d'autant mieux accueilli qu'il plaisait davantage ; aussi, le 23 septembre, les Neuf-Bourgeois Jurés adressèrent-ils une requête (1) au Conseil « aux fins de nommer Daniel Tossaint à la charge de ministre de Montbéliard pour le soulagement de son père, qui dessert l'Eglise depuis plus de trente-quatre

(1) Voir Appendice, I.

ans. » Ils invoquent la trop lourde charge qui pèse sur Pierre Toussain, leur pasteur et superintendant, dont le grand âge et les vaillants services doivent être pris en considération ; ils invoquent la nécessité qu'il y a de pourvoir l'Eglise de Montbéliard d'un homme capable et suffisant, qui puisse, en particulier, satisfaire aux exigences des nombreux étrangers et voyageurs qui passent par la ville ; puis ils recommandent leur candidat comme étant, non le premier venu et un inconnu, mais un orateur de talent et un bourgeois de la ville, ayant prêté serment de fidélité aux princes.

Un jeune diacre (1), André Floret, second pasteur de l'Eglise, collègue de Pierre Toussain, homme remuant et inconsidéré, crut devoir appuyer personnellement la requête des Neuf-Bourgeois Jurés par une lettre (2), où il développe assez longuement les raisons émises dans la requête en faveur de la nomination de Daniel Toussain, ce qui laisse à penser qu'il n'était pas étranger à cette première démarche et que déjà il était l'un des chefs de parti de l'opposition.

Daniel Toussain voyait sans déplaisir cette tentative faite pour lui créer une situation qui lui donnerait plus de poids et d'autorité. Il avait eu soin pourtant de dire qu'il ne s'appartenait pas, ne voulant point sans doute s'exposer au reproche qu'on adressait à Larcher, d'avoir quitté son Eglise sans en avoir obtenu la permission, car Floret et ses amis ne doutaient pas qu'une fois nommé, Daniel Toussain ne restât définitivement à Montbéliard. Il n'avait pourtant de son Eglise d'Orléans qu'un congé de quelques mois, et, selon la coutume du temps, il restait lié envers elle et tenu

(1) Le diacre était un ministre en sous ordre.

(2) Voir Appendice, II.

de se mettre à sa disposition. Il espérait bien et prévoyait que son séjour dans sa patrie serait plus long, mais il voulut conserver par devers lui toute sa liberté d'action. Les princes avaient accédé à la requête des Bourgeois, mais non pas sans réserves : Toussain disait ne pouvoir se mettre au service de l'Eglise de Montbéliard que pour trois mois seulement ; ils pensèrent sans doute, qu'en si peu de temps il n'aurait pas l'occasion ni le dessein de répandre ses opinions, et qu'il oublierait son ministère en France pour se prêter aux coutumes et aux idées recommandées par eux. Il fut donc nommé pasteur et en reçut notification chez son père, où il logeait, le 17 octobre 1570 (1).

Daniel Toussain remercia dans un discours qui nous a été conservé et que nous reproduisons plus loin (2). Il avait accepté avec empressement, et, semble-t-il, sans arrière-pensée, car il croyait les princes prévenus. Il espérait être dispensé des formalités d'usage, et se mit franchement à l'œuvre qu'il s'était assignée : secourir l'Eglise dans sa lutte contre ses ennemis et ceux des princes, l'instruire et l'éclairer sur ses propres convictions, lui enseigner à persévérer dans la doctrine évangélique. Toutefois les théologiens wurtembergeois ne furent pas longtemps à se méprendre sur le compte de Daniel Toussain ; ils s'aperçurent bientôt de ses intentions et le dénoncèrent aussitôt au duc Christophe comme un ministre dangereux, s'opposant à l'influence luthérienne ; comme un hérétique enseignant les doctrines calvinistes, rapportées de France ; réveillant, par sa parole puissante, dans les esprits des fidèles des souvenirs,

(1) Appendice, III

(2) Appendice. IV.

qu'eux cherchent à en effacer ; invitant et incitant ses auditeurs à rejeter les doctrines et les rites qu'on avait acceptés ; infectant l'Eglise et semant la discorde.

On s'émut de leurs plaintes et d'autant plus facilement que le calvinisme était haï à l'égal de l'impiété, depuis longtemps rejeté du Wurtemberg, et que l'on était porté à croire déjà perdu le fruit des longs efforts faits jusqu'à présent pour faire accepter dans la Principauté de Montbéliard la théologie wurtembergeoise.

Le premier résultat de ces alarmes fut de faire appeler Daniel Toussain à Stuttgart pour y rendre compte de sa doctrine. Dès le mois de janvier 1571 (1), c'est-à-dire deux mois après sa nomination, il recevait une première invitation à se présenter devant les théologiens du duc. Toussain eût voulu discuter et convaincre ses ennemis, mais non point se rétracter et se mettre à l'école de ses adversaires ; or, il savait trop bien quel serait le résultat d'une pareille entrevue : il était accusé et serait entendu comme un coupable, et il ne se résignerait jamais à paraître dans de telles conditions, ce qui serait déjà douter de ses croyances, un commencement de rétractation. Ce qu'on lui demanderait, ce serait d'accepter la présence réelle et corporelle, or il ne pouvait l'admettre. Si les princes tuteurs encourageaient et soutenaient les théologiens, il n'était que plus sûr de sa condamnation, et autant valait attendre la sentence sans répondre à l'ordre de ces derniers, sinon, on ne pouvait que fermer l'oreille aux réclamations des docteurs luthériens. Daniel Toussain résolut donc de ne tenir aucun compte de

(1) Voyez *Registre de Famille*.

cette première lettre du Sénat de Stuttgart, de même que d'une deuxième qui lui fut adressée pendant le mois de février, et cela malgré les conseils de ses nombreux amis qu'effrayaient les instructions accompagnant chaque ordre venu de Stuttgart; celles-ci étaient adressées aux membres du Conseil et portaient qu'on veillât à ce que Toussain obéît, sinon qu'on lui défendit la chaire et qu'au besoin on l'expulsât. Ceux-ci hésitaient à exécuter ce qu'on leur commandait, malgré leur dévouement à la cause luthérienne.

Toussain semblait avoir gagné les sympathies de beaucoup par son courage; il était donc prudent d'essayer d'atténuer et d'adoucir les difficultés. Toussain lui-même, venait d'ailleurs de s'arrêter à un parti moyen, sur le conseil de son père et des ministres. Il se défendit dans une lettre fière et digne, adressée vers la fin de février 1571, au Sénat. Paul Toussain nous en a conservé une partie dans sa biographie.

Voici ce qu'écrivait Daniel Toussain :

Si je n'avais considéré en tout ceci que mon intérêt personnel et n'avais résolu d'être, avant toute chose, parfaitement sincère, ou bien, si je n'avais été lié aux Eglises par ma parole donnée ou par quelque obligation, je me fusse empressé d'accourir à Stuttgart, puisqu'il m'eût été donné de jouir plus complètement de la société d'anciens amis et de maîtres, comme aussi de voir de très illustres princes d'un grand avenir et d'une profonde clémence, et de leur présenter mes hommages de vive voix, et peut-être même eussè-je vécu le reste de mes jours en sécurité dans ces contrées où ne parvient pas le bruit des armes. Mais voilà, je suis engagé envers l'Eglise d'Orléans; il me faudra sous peu revenir vers elle afin qu'après l'avoir aidée à son commencement, et alors qu'elle

était florissante, je ne lui fasse point défaut dans cette épreuve et dans des circonstances si pénibles. De plus, je suis redevable à quelques-uns de mes amis d'une forte somme qu'ils payèrent, sous caution, pour m'arracher des mains meurtrières des soldats. Comment, si je ne me présente point à eux à l'époque fixée, ne m'accuseraient-ils point de déloyauté ou de prévarication ? Mais à la vérité, il y a quelque chose de plus sérieux qui m'empêche de partir pour Stuttgart. Car, pour parler franchement, j'ai connu dans les Eglises de France une foi, une piété, une religion, qui les ont toujours préservées de ces querelles, de ces disputes et de ces écrits virulents ; bien plus, depuis dix ans, ces églises n'ont versé, en fait d'encre, que leur sang dont elles ont scellé la doctrine évangélique ; et ce dont je m'étonne, c'est que Messieurs les théologiens de Stuttgart leur soient à ce point hostiles, que je leur devienne moi-même fortement suspect du seul fait que j'ai annoncé l'Evangile dans ces pays pendant quelques années ; et, pourquoi nous attribuer, à ces Eglises et à moi, des erreurs schismatiques et impies, puisque nous sommes d'accord, sur les principaux points de la foi et de la religion, avec tant d'illustres Eglises de l'Allemagne et des autres nations et que nous acceptons la doctrine des prophètes et des apôtres, contenue dans la Confession d'Augsbourg et expliquée ailleurs par l'auteur de celle-ci. Je demanderai seulement à Messieurs les théologiens qu'ils veuillent bien nous pardonner si nos Eglises n'ont point abordé encore ces questions plus subtiles les unes que les autres, que ni la Confession d'Augsbourg, ni l'Apologie ne posent, et si nous avons attendu que, par le moyen de quelque saint concile œcuménique, ou de toute autre façon raisonnable, on ait décidé quelque chose sur tout cela (1).

Le ton ferme et incisif de la réplique, qui laisse entendre plus de choses encore qu'elle n'en dit, dut faire bondir les théologiens luthériens ; ils menacèrent d'envoyer des com-

(1) *Vitae et obitus D. T. narratio*, p. 15.

missaires pour mettre promptement fin à l'insolence de Daniel Toussain, de destituer son père, Pierre Toussain, et donner la direction des Églises à quelqu'un qui fût plus dévoué à leur cause.

Une lettre de Daniel Toussain à Théodore de Bèze, dans laquelle il lui expose sa situation, va nous renseigner plus complètement encore sur ses sentiments.

Puisqu'il convient, ô homme illustre, que les saintes Eglises de Christ soient unies par un lien éternel et que, naguère encore, au nom de l'amitié que tu me portes, tu m'assurais avec tant de générosité que tu apprendrais toujours de moi avec beaucoup de plaisir la situation de notre Eglise, que jamais, ni tes conseils, ni ceux de Monsieur des Gallars (1) ne me feraient défaut, je n'ai voulu commencer à vous informer de tout que par un messenger particulier, que le médecin et moi venons d'engager. Je crains, en effet, qu'à cause des difficultés de la route, longtemps impraticable par suite de la neige abondante, tu n'aies point reçu mes lettres du mois précédent, par lesquelles je t'apprenais les finesses et la virulence des théologiens de Stuttgard, qui prennent l'habitude de se déchaîner contre les Eglises de France, et contre moi en particulier, qui suis de retour de ce pays ; ils me haïssent d'une haine implacable (2). C'est, sans doute, la destinée de ceux qui s'enivrent d'une douce oisiveté, de descendre d'autant plus, sur l'échelle de la piété et de la charité chrétiennes, qu'ils atteignent mieux le faite des honneurs et de la puissance. Ils se considèrent volontiers comme ceux auxquels il est exclusivement réservé d'assurer la gloire de l'Eglise dans l'avenir, et, par deux fois déjà, ils ont pris soin d'adresser aux seigneurs du Conseil des lettres dont la violence et l'amertume sont au-delà de toute expression et de toute mesure ; et ces lettres me concernent et exigent qu'on m'éloigne d'ici, ou qu'on me fasse comparaître à Stuttgard

(1) Des Gallars, collègue de D. Toussain, s'était réfugié à Genève.

(2) *Me... odio plusquam Vatiniano persequuntur.*

pour y rétracter ce qu'ils appellent le Calvinisme. Vraiment, ils eussent pu, je crois, émouvoir l'âme d'un stoicien. Pour moi, je suis resté maître de moi-même jusqu'ici, soit parce qu'on ne divague pas volontiers quand on est de sens rassis, soit encore parce qu'il convient que nous soyons toujours semblables à nous-mêmes et que nous ne nous départions point, en quelque occasion que ce soit, d'une constante modestie, et d'autant que ceux-là ne peuvent être différents d'eux mêmes.

Et puis, ces théologiens, (Guillaume Bidenbach est bien certainement le docteur auteur et chef de cette cabale), ont corrompu quelques personnages, comédiens auxquels ils ont assigné un bout de rôle : les officiers du duc, les lieutenants, comme ils disent, et le chancelier. Et pourtant aucun de ces libelles n'a été adressé directement à mon père ou à moi. Néanmoins, à deux reprises, les conseillers ont reçu l'injonction de veiller à ce que je comparusse d'abord à Stuttgart, afin de recevoir de la bouche de ces théologiens la saine doctrine, et au besoin même, de défendre tout acte public de mon ministère, jusqu'à ce que des commissaires statuent plus sérieusement; on dit, en effet, que ceux-ci s'approchent encore. Nos conseillers, pour calmer ces dieux, ont écrit beaucoup et avec éloquence, car ils sont des hommes sensés, invoquant l'intérêt de cette église, la pénurie de ministres, la vieillesse de mon père, le bon renom de ma doctrine auprès de tous les gens pieux, disant qu'elle ne sentait en rien l'hérésie ou le schisme. Mais ils ont répondu en chantant toujours la même chanson, me fixant une nouvelle date et m'assurant de leurs bonnes intentions.

Ici, la plupart me conseillent de me soumettre aux ordres donnés et de partir pour Stuttgart, afin d'éviter que ces frelons s'irritent davantage et que l'Eglise en reçoive un plus grand discredit. Je saisissais fort bien, d'après leurs lettres, qu'il n'y avait dans leur proposition aucun bon sens et nulle équité, et qu'ils agissaient mûs par la seule colère et la malveillance, qu'ils voulaient attaquer les Eglises de France, qu'enfin ils m'appelaient non pour discuter, mais pour m'instruire, et que leur intention

était, non pas de juger, mais de condamner; dès lors, je n'ai pas pensé que me prêter à la volonté de quelque théologien pût servir à l'édification de l'Eglise ou à mes propres intérêts, d'autant qu'il faut jurer par leur parole pour éprouver leur bienveillance. Aussi ai-je préféré me défendre par lettre, y montrant que j'étais à la discrétion de l'Eglise d'Orléans, qu'il me fallait retourner dans cette ville à la fin de l'hiver, si toutefois on voulait croire à la vérité de mon serment. En outre, je disais que je n'étais point de ceux qui n'ont pas de principe fixe, au point de ne savoir que suivre, parce qu'ils n'ont rien de certain dans leur esprit; je déclarais que j'accepterais et avais la ferme intention de défendre toujours la doctrine que j'avais prêchée en France, et qui ne saurait être appelée schismatique, puisque d'illustres Eglises orthodoxes de l'Europe la partageaient avec nous, et qu'une Eglise particulière ne peut à bon droit condamner en ma personne la doctrine de tant d'autres. Leur amitié nous est précieuse, comme celle des autres Eglises de l'Allemagne; mais ce n'est point parce que nous désespérons de notre cause, mais parce qu'il serait préférable, en présence des efforts du Turc et du Pape, qui nous assaillent, surtout en ces temps-ci, que les Eglises évangéliques unissent leurs forces au lieu de rivaliser entre elles de violence et de haine.

Tu as maintenant, ô homme illustre, le résumé de cette cabale et tu verras, ainsi que Monsieur des Gallars, que je n'ai été arraché en France, aux flammes de la guerre, que pour tomber ici dans un nouveau brasier. Le désir de revoir la France me vient si je dois entrer en conflit avec ces esprits particuliers dont nos archontes redoutent l'autorité et auxquels ils obéissent trop.

Tout allait pourtant déjà d'une façon satisfaisante dans cette ville, et les citoyens étaient bien disposés pour la saine doctrine et la discipline de l'Eglise, si cette calamité ne fût venue déranger nos prévisions. On attend l'arrivée des légats; ils sont en marche et prêts à la lutte. J'apprends qu'ils ont reçu le mandat de m'écarter de tout ministère, et, si faire se peut, de m'expulser de ce pays. Mais, comme les citoyens favorisent ma doctrine, je veux

dire la nôtre, et elle est sincère, et qu'il se sont attachés à moi comme à un concitoyen ; comme aussi mon père avec tous les ministres, sauf Larcher, qui n'a jamais été invité aux réunions que nous formons, a déclaré être en parfaite harmonie de sentiments avec moi sur la doctrine et la discipline et ne m'a point prescrit de me prêter aux exigences impies de ces hommes, je pense qu'il y a bon espoir qu'ils voient leur vœu ne s'accomplir que fort peu, quoiqu'ils amènent de Stuttgart ici un certain Montbéliardais, zélé, rompu à ces questions de l'ubiquité, dans l'intention de le mettre à la tête des Eglises. Pour moi, je ne puis évidemment apprécier aucune situation, puisque je suis justement engagé envers l'Eglise d'Orléans, quelque inculte soit-elle. Je sollicite tes conseils, ainsi que ceux de Monsieur des Gallars, si vous pensez qu'on puisse aller au devant de ces maux, ou bien indiquez moi ce que pourraient faire les autres ministres si l'on établissait un ministre ubiquitaire dans cette ville.

... Si maintenant tu as quelque nouvelle de la France et en particulier d'Orléans je te prie de me la communiquer ; mais ne vous mettez point en peine. Je fais bien des salutations à Monsieur Des Gallars. Je prie Dieu, homme illustre, pour qu'il nous bénisse sans cesse et son Eglise. Mon père, Volmarius et le procureur Quadratus te saluent.

De Montbéliard, 6 mars 1571 (1).

Daniel Toussain n'avait point espéré en vain. Les théologiens durent remettre leur visite et céder, momentanément du moins, car, jusqu'au mois de juillet, Toussain paraît avoir exercé son ministère avec quelque liberté. S'il en faut croire sa lettre à Th. de Bèze, il avait beaucoup de succès et plus d'influence encore.

Le duc, qui, sans doute, avait invité ses théologiens à moins de zèle et à plus de modération, dut reconnaître ce

(1) Muller, *Daniel Tossanus*, p. 2.

qu'avaient de fondé leurs plaintes; il se résigna d'autant plus facilement à user de son autorité que la résistance paraissait se personnifier dans Daniel Toussain et que, celui-ci écarté, l'influence luthérienne pourrait être conservée. Dès la fin de juillet, il envoya deux commissaires, Jacques Andreaë, chancelier de l'Université de Tubingue, et Christophe Binder, théologien, chargés de visiter les Eglises, c'est-à-dire d'examiner les pasteurs sur leur doctrine. Les instructions qu'on leur avait données étaient formelles : ne rien épargner pour maintenir la « vraie doctrine » et extirper l'hérésie calviniste, zwinglienne ou autre. Les théologiens se mirent aussitôt à même de remplir leur devoir. Ils commencèrent par s'entourer des pasteurs qu'on leur avait recommandés comme étant de la pure doctrine : Larcher était de ce nombre. Aidés et éclairés par ces derniers, ils s'enquirent des pasteurs dont la doctrine passait pour être suspecte, afin, sans doute, de ne point les laisser s'échapper et d'user de plus de finesse et de sévérité avec eux. Les deux Toussain étaient suspects et à bon droit : on connaît l'activité du fils et, quant à Pierre Toussain, il avait, leur assura-t-on, « engagé tous les pasteurs, à l'exception des seuls Larcher et Pierre de Toux, à signer un acte qu'il avait rédigé lui-même et portant qu'ils refuseraient tous de se laisser examiner par les théologiens wurtembergeois, qu'ils persisteraient dans les anciens usages et rites ecclésiastiques, et par suite n'accéderaient pas sur cet article aux prescriptions de l'ordonnance de 1568 » (1). Cette attitude hostile indisposa les commissaires, qui s'en-

(1) *Note historique*, p. 98.

tourèrent de l'appareil de l'autorité publique et procédèrent néanmoins à l'examen des pasteurs, au commencement d'août 1571. Intimidés, tous se laissèrent examiner et déclarèrent, pour la plupart, s'en tenir à la concorde de Wittemberg signée par eux, en 1562. Pierre Toussain refusa dignement de comparaître devant ce tribunal. Daniel Toussain consentit à se laisser examiner et le fut le premier ; ce fut pour lui l'occasion d'affirmer hautement ses opinions calvinistes, en particulier sur la Sainte-Cène, et de rejeter la présence réelle. Quelques jours après, le 12 août 1571, Daniel Toussain ne cachait pas tout le ressentiment qu'il avait de ce qui s'était passé ; il écrivait à la classe de Neuchâtel :

Combien que le magistrat eut rendu tesmoingnage aux princes du repos et bon ordre de ces églises, ce grand remueur de mesnage, le docteur Jacobus Andreae, a brigué une commission qu'il a obtenue, de visiter (comme ils appellent) ces églises, ce qui rapporte à l'Inquisition et est du tout semblable. Comme aussy ce nous a esté une grande visitation de Dieu que la venue de cest homme-là, pour ce qu'il s'est comporté avec toute insolence et contre tout ordre ecclésiastique, estant envenimé contre les Calvinien, qu'il nomme ainsy, plus que ne furent jamais les Egyptiens contre les Israélites. D'entrée, il s'est toujours accosté de ce prophane Arquerius, l'ayant à son conseil au lieu de peser les accusations qu'on avoit contre luy (1).

Les commissaires laissèrent certainement entrevoir quelles seraient les conséquences du trop de franchise ou du mauvais vouloir de quelques-uns. On craignait même que quelque acte de sévérité n'atteignit les Toussain et

(1) *Notice historique*, p. 98.

Floret, ainsi que nous l'apprend une intéressante requête (1) qui nous permet d'entrevoir les résultats du ministère de Daniel Toussain et nous indique également dans quel esprit agissait cette population.

Cette requête de bourgeois de la ville pour être maintenus en leur ancienne religion et pour qu'on leur conserve leurs ministres, les deux Toussain et Floret, arrivait trop tard, à moins toutefois qu'elle n'ait provoqué la sentence finale ; le jour même Daniel Toussain était destitué comme calviniste ; Pierre Toussain et Floret n'étaient pas atteints, mais deux autres pasteurs, qui n'avaient pas dissimulé leurs opinions, partagèrent le sort de Daniel Toussain. Le lendemain, 22 août, on donna à ce dernier lecture du décret (2) des princes qui lui interdisait le ministère et toute activité s'y rattachant sur les terres de la principauté. Daniel Toussain répondit verbalement, puis rédigea ses observations qu'il envoya aux membres du conseil (3) dès le lendemain. Il se défend d'avoir mérité cette sentence et en rejette tout l'odieux sur son adversaire Jacob Andreæ, qu'il accuse de mauvais vouloir et de tromperie ; il reproduit quelques-unes des réponses qu'il a faites au théologien des princes, en particulier sur la Cène qui était le point principal du débat. Il accordait une présence du corps crucifié, du sang de Jésus dans les éléments, présence qui était une communion du corps et du sang, sensible à la foi seule et qui lui était subordonnée. Cette présence était trop spirituelle pour le docteur luthérien, qui voulait une

(1) Appendice V.

(2) Appendice VI.

(3) Appendice VII.

présence réelle du corps glorifié de Jésus, présence qui existait en dehors des dispositions de l'homme, indépendamment de la foi. Les concessions de D. Toussain ne suffisaient point et son appel à la Confession d'Augsbourg, qu'il prétendait suivre, ne touchait point le docteur Andreæ. Le véritable attachement à la Confession d'Augsbourg, eût consisté à accepter les conclusions dogmatiques qu'en tiraient les théologiens luthériens du Wurtemberg.

Daniel Toussain espéra en vain qu'on entendrait ses plaintes; en attendant il alla prendre une dernière fois avis de ses amis de Suisse dont il avait si souvent demandé les conseils.

Puis il revint à Montbéliard d'où il écrivit à Fabri, ministre à Genève, pour lui faire part des décisions qu'il avait prises et lui recommander son Eglise de Montbéliard (1).

A son retour de la Suisse, il avait trouvé des lettres de son Eglise d'Orléans le rappelant à ses promesses et à son devoir.

Il abandonna donc Montbéliard, espérant bien que la semence qu'il y avait jetée lèverait et produirait des fruits; mais il sentait que, personnellement, il n'avait plus rien à faire dans cette ville. Ses ennemis refusaient de l'entendre. L'intolérance des princes éloignait de lui ceux qui eussent pu le soutenir; il se heurtait à une théologie qui ne discutait plus et dont l'une des plus grandes forces consistait à se sentir appuyés par l'autorité politique.

Le seizième siècle ne comprenait point la liberté religieuse, la liberté de pensée; on ne la revendiquait que pour

(1) Appendice VIII.

avoir le droit d'opprimer, à son tour, avec les meilleures intentions du monde, d'ailleurs. Les princes allemands, délivrés du joug de Rome, songèrent à imposer la réforme à leurs sujets. Daniel Toussain, persécuté à Montbéliard par les luthériens, persécutera, plus tard, ceux-ci pour les amener à « la pure et véritable doctrine », à la vérité calviniste.

Le 17 septembre 1571, Daniel Toussain quitte Montbéliard pour la France, pour Paris. Quelques jours plus tard, le 28 septembre, Pierre Toussain était mis à la retraite et remplacé par Henri Efferhen, docteur en théologie « homme instruit, mais violent et emporté, qui ne savait point faire la part du temps, ni celles des circonstances » (1). Grâce à lui le conflit continua et dura jusqu'en 1574. On vint à bout des derniers opposants par la modération et la douceur. Floret seul fut destitué.

(1) *Ephémérides*.

CHAPITRE IV

DEUXIÈME MINISTÈRE A ORLÉANS (1571-1572)

L'Eglise d'Orléans venait à peine de se recueillir ; malgré la paix de Saint-Germain, les réformés ne purent rentrer à Orléans, ni surtout y exercer leur religion. Le peuple de cette ville, toujours intraitable et tout entier à la dévotion de ses prêtres, s'y opposait ; et les vexations continuaient. Au mois de janvier 1571, les notaires protestants, par ordre du roi, durent quitter leurs fonctions ou abjurer : deux seulement abjurèrent, six préférèrent la destitution. Au mois de juillet, le prévôt d'Orléans, Germain Rebours, ayant appris que des assemblées se tenaient à l'Isle chez l'ancien bailli, Jérôme Groslot, eut l'audace de lui faire défendre de continuer à recevoir dans sa maison les réformés réunis pour leurs prêches (1).

Mais, à cette époque, l'amiral Coligny, qui voyait la cour adopter ses généreux projets politiques, revint à Paris, auprès du roi, dont il recouvra toute la faveur. Il employa son nouveau crédit à faire exécuter les clauses de l'édit de paix (2). Grâce à lui et à Jérôme Groslot, l'église d'Orléans

(1) *Recherches historiques*, 1571.

(2) Le roi avait autorisé les Eglises réformées à réunir un Synode national ; il fut tenu à La Rochelle (2-11 avril 1571), et présidé par Th. de Bèze.

obtint la liberté de célébrer les offices de son culte. Malgré la défense du prévôt, les fidèles avaient continué à s'assembler, et dès qu'ils jugèrent les chances de succès de leurs réclamations certaines, ils appelèrent leur ministre. Au mois d'octobre 1571, on leur accorda enfin la liberté de célébrer leur culte, mais non pas toutefois dans la ville ; ils durent se contenter du château de l'Isle, situé à deux petites lieues d'Orléans. C'est là que Daniel Toussain vint les retrouver. Cette liberté, précieuse sans doute, mais bien relative, bien faible, eut pourtant le don d'exaspérer les catholiques. Ceux-ci coururent de nouveau sus aux protestants, et firent tant et si bien qu'on dût suspendre le culte pendant quelque temps, environ quatre mois. Nous avons une lettre de Daniel Toussain à Th. de Bèze, dans laquelle il lui raconte les commencements de son ministère extra-muros à Orléans, les violences des catholiques, et lui donne aussi quelques échos du Synode de La Rochelle. Nous entrevoyons par cette même lettre que les divisions et les disputes n'étaient point le monopole exclusif des églises du Wurtemberg, et que la discipline calviniste avait aussi ses moments d'intolérance. Il semble que les querelles, les déboires qu'avait éprouvés Daniel Toussain à Montbéliard, lui aient aigri le caractère ; il nous apparaît à son tour, autoritaire et violent, résultat funeste de l'exclusivisme religieux, qui croit que la vérité divine est le lot de quelques-uns, et qu'elle a besoin de leurs armes pour se défendre.

Voici la lettre dont nous parlons :

qui proposa de choisir quelques hommes capables pour répondre à ceux qui écrivent contre la Sainte Doctrine. Daniel Toussain fut au nombre de ceux qu'on désigna. Assistait-il lui-même à ce Synode ?

AU TRÈS ILLUSTRE TH. DE BÈZE, MINISTRE DE GENÈVE, MAÎTRE
ET PÈRE VÉNÉRABLE,

De même, homme illustre qu'en hiver, il n'est pas rare que, par le ciel le plus serein, il se lève subitement une forte tempête ; de même on a déjà vu en France une perturbation imprévue surgir au milieu des circonstances heureuses et prospères. Lorsque récemment je t'écrivais, les choses en étaient à ce point, et l'Amiral était si bien reçu à la cour, que rien ne paraissait manquer à notre bonheur. Or, à peine avais-je prêché trois fois dans notre île (1), devant une nombreuse assemblée, que les Orléanais, occupant le pont et les abords de la ville, se ruèrent sur nous, outragèrent indignement plus de cent femmes, en dépouillant plusieurs et blessant quelques-unes, et frappèrent même quelques hommes. L'impunité ne tarda pas à augmenter l'audace de ces séditeux, car on les accusa non de témérité, mais de vertu, et l'on ne fit subir aucune peine aux criminels. On ordonna, au contraire, aux nôtres, de ne pas s'assembler en l'île avant que le roi eût pris ample connaissance de l'affaire. L'Amiral, selon sa piété, exhorta le roi, par plusieurs lettres, à faire son devoir, mais en vain jusques à présent, car il n'y a plus personne à la cour qui défende nos intérêts. En attendant, on nous recommande d'avoir bon espoir jusqu'à ce que la reine de Navarre et l'Amiral arrivent à la cour, ce qui n'aura pas lieu avant Noël. Il en résulte que, dans l'incertitude, tout reste en suspens, car les Guises, entourés de beaucoup de noblesse, sont aussi rappelés à la cour. Beaucoup de gens du peuple ne songent qu'à la guerre. Et apparemment, la corruption domestique ou le respect dû aux lois pendant la paix en amènent beaucoup à désirer des luttes criminelles. D'autre part, les fourbes, La Haye et les autres, qui remuent ciel et terre pour répandre leurs opinions ou plutôt leurs fureurs, ne sont pas oisifs. Ecebolius se transforme à l'instar d'un polype, au point que ni cet ancien La Rivière, ni quelques autres, ne craignent de s'entretenir avec lui. Et plusieurs ont assez de

(1) Voyez *Registre de Famille*.

condescendance pour s'imaginer qu'on doit taire les iniquités de ces gens. Ce qui contribue surtout à entretenir l'audace de ces schismatiques, c'est que quelques-uns des pasteurs qui assistèrent au Synode de La Rochelle se plaignent que chacun n'a pas été libre de dire son sentiment. Puis Colladon a écrit à quelques-uns pour se plaindre amèrement de l'injustice qu'il prétend lui avoir été faite. J'ai rappelé à l'ordre plusieurs des anciens, dont la plupart pensent que le Synode devrait se réunir en plus grand nombre possible pour que les parties y fussent derechef entendues et l'affaire ensuite terminée. Mallot t'en veut de ce que tu ne lui écris pas. Il n'admet pas ton excuse. Telle est l'exigence de ceux qui aiment. Notre insulaire te salue. Les papistes orléanais sont de nouveau en armes. Et nous, nous nous appuyons sur le nom du Seigneur et sur les prières des fidèles. Veuille encore nous considérer comme recommandé aux tiennes.

De notre île, le 4 décembre 1571.

A toi de cœur,

D. TOUSSAIN (1).

« Ce fut cette dernière prise d'armes, rapportée ici, qui provoqua sans doute ces « édits extorqués », par lesquels on obtint la suspension du culte, du mois de décembre au mois d'avril. Le roi fit rétablir les privilèges et les libertés qu'il avait accordés, mais « la fureur de cette populace papistique et acharnée, ne s'appaisait point : tellement, qu'au lieu d'avoir pitié d'un cinq ou six cents personnes qui sortaient ordinairement le dimanche pour ouïr l'exhortation, femmes et enfants, jeunes et vieux, et, ce souvent, par mauvais temps et par un chemin assez long, les recevaient ordinairement à coups de pierres avec fange et injure et toutes sortes de dérisions que les pauvres fidèles, même les femmes sup-

(1) Voyez texte et notes dans le *Bulletin*, t. XXXII, p. 210 ss.

portaient patiemment, bénissant Dieu d'avoir cet honneur de souffrir quelque chose pour Jésus-Christ (1). »

Tout à coup, cependant, cette foule parut s'apaiser et vouloir oublier ses vieilles haines et ses rancunes. Les protestants d'Orléans, comme ceux du reste du royaume, se laissèrent abuser sur le sens des faveurs que la cour accordait à leur parti et surtout à ses chefs, témoin cette lettre de Toussain à la duchesse de Ferrare :

A MADAME LA DUCHESSE DE FERRARE.

Madame, je crois que Vostre Excellence entend journellement les fascheries qu'on fait à ceux qui, d'Orléans, viennent icy pour ouïr la parole de Dieu. Ce qui m'a empesché d'autant même que je suis seul, de faire le voyage jusques à maintenant, car si par les assiduèles occupations le moien ne m'en eust esté retranché, je n'eusse tant mis à aller à Montargis pour me représenter devant Vostre Excellence, puisqu'elle me fait cest honneur de le désirer et me le commander. Surtout ai-je grand regret de n'avoir peu visiter Vostre Excellence, lorsqu'elle estoit indisposée, pour ce qu'en ce mesme temps je fus saisi d'une cholique qui me resserast quelques jours à la maison. Maintenant, il nous semble que le Seigneur nostre Dieu nous regarde d'un meilleur œil, et veult sur ce printemps faire reverdir l'estat de nostre Eglise, qui étoit comme tout mort. Car il a pleu à la Majesté de nostre roi faire tant de commandemens et si exprès à ceulx d'Orléans, de nous laisser paisiblement en ce lieu jouir de l'exercice de nostre religion, que ce peuple tant séditieux commence un peu à s'appri-voiser, de sorte que nous avons fait la Cène par deux dimanches en bien grande compagnie, et espère que désormais les lundis je pourray quelquefois aller à Montargis pour vous rendre le très humble service que je vous dois, priant ce grand Dieu, Madame,

(1) *Préface.*

que vous fortifiant journellement en toute force corporelle et spirituelle, il vous maintienne en longue et très heureuse vie.

De l'Isle les Orléans, ce 15 avril 1572.

De vostre Excellence, le très humble et très obéissant serviteur. »

D. TOUSSAIN.

Ce calme inattendu était commandé ; il précédait l'orage le plus terrible. C'est par dissimulation que ce peuple tant séditieux commence à s'apprivoiser. Il est difficile de croire que ceux qui promettaient d'incendier la maison de Gros-lot avec ceux qu'elle contenait (1) se fussent sitôt, presque du jour au lendemain, et si raisonnablement, départis de leurs menaces, par bonne et franche humanité.

En même temps, en effet, que le roi leur faisait défendre d'inquiéter les huguenots et de les empêcher de s'assembler, il leur envoyait son prédicateur, Arnaud Sorbin, partisan du massacre en masse des hérétiques, pour expliquer à ce peuple impatient « ce qu'il y avait de momentané dans les faveurs accordées aux huguenots », pour lui « donner des preuves du zèle persistant et toujours bien intentionné du roi », pour « étudier sur place les dispositions des Orléanais, préparer les voies à l'accomplissement des grands desseins qui se tramaient, former les cadres de la nouvelle armée d'assassins, endoctriner ses chefs, et en général, faire prévoir, sinon positivement annoncer, le massacre général des réformés dans la métropole protestante du centre de la France ; en un mot, préparer ce qui devait être la Saint-Barthélemy (2). » Les dernières menaces étaient déjà des indiscre-

(1) *Vitae et obitus D. T. narratio*, p. 17.

(2) *Quelques mots sur la préméditation*, De Félice : *Bulletin*, t. XXX, p. 420, ss. Voyez *Ibid.*, t. XXXI, p. 31, ss. et 429, ss.

tions que l'on se hâta de réparer. On trouva un prétexte, en apparence plausible, à la venue de ce grand personnage de la cour : il prêcha un carême, puis, feignant de repartir, il se fit rappeler par les échevins qui demandèrent au roi, pour lui, l'ordre de rester encore trois mois. Il ne se retire que le 18 juillet : les craintes des catholiques étaient calmées, et l'entente entre la cour et la magistrature de la ville suffisamment assurée. Désormais, les catholiques n'avaient plus lieu de jalouser l'influence de Coligny à la cour ; l'apogée du parti réformé ne troublait plus personne.

Tandis que le troupeau se croit dans une parfaite sécurité, le roi fait envoyer quatre-vingts hommes pour aider le chevalier du guet et ses archers dans l'œuvre sanguinaire. Plus tard, on dut prier le roi de retirer cette troupe devenue inutile. Enfin, quelques jours avant le 24 août (date qui paraît avoir été connue à Orléans, car on avait pris soin de donner un remplaçant à Sorbin, un certain moine Hillaret), les magistrats d'Orléans envoyèrent un capitaine des archers, Gaullier, et un nommé Poppe, courrier, prendre les derniers ordres de la cour sur ce qu'ils avaient à faire contre ceux de la prétendue religion — qui allaient prendre les armes, ajoutait-on, pour donner déjà au massacre l'apparence d'une répression de rébellion qui n'existait pas.

Dans la nuit du 24, le massacre commençait à Paris par le meurtre de l'amiral. Dans la même nuit, les magistrats d'Orléans, avertis sans doute par les messagers qu'ils ont envoyé au roi, se réunissent à l'hôtel de ville et jurent de n'épargner personne ; le lundi 25, dans l'après midi, les nouvelles du massacre de Paris arrivent à Orléans avec des lettres de Sorbin qui donnent l'ordre de commencer le carnage. Les

autorités orléanaises prennent leurs dispositions et font défendre aux réformés de sortir de leurs maisons sous aucun prétexte ; un teinturier, qui voulut se livrer à son travail et se hasarda à traverser la rue, fut immédiatement et impitoyablement mis à mort ; il n'y eut pas d'autres victimes jusqu'au lendemain mardi, à quatre heures du matin, heure à laquelle commença le massacre.

Daniel Toussain habitait alors avec sa famille au château de Jérôme Groslot, en l'Isle. Le 23, vers la fin de la journée, on avait reçu la nouvelle du massacre de Paris, peut-être de la mort de Groslot et des dispositions prises à Orléans ; le danger était imminent.

Il se trouvait en ce moment, au château de l'Isle, un gentilhomme catholique, du nom de Chanceus ; il était, semble-t-il, en route pour Paris et s'était arrêté à l'Isle, pensant trouver déjà chez la femme de Jérôme Groslot quelques nouvelles de ce qui se passait à Paris. Lorsqu'on apporta la nouvelle qu'on tuait les protestants dans cette ville, il lui vint à l'esprit que ces derniers, qui étaient très nombreux à Paris, à l'occasion du mariage du roi de Navarre et de la sœur de Charles IX, ne se laisseraient point ainsi égorger, qu'ils se soulèveraient en masse et se précipiteraient sur les catholiques. Aller à Paris, c'était aller au devant de la mort. Il jugea donc prudent de rebrousser chemin et de rentrer se cacher chez lui. La veuve de Jérôme Groslot et Daniel Toussain, qui ne partageaient point sans doute les craintes du gentilhomme, mais par contre, étaient désabusés sur la bonne volonté des catholiques, consentirent, pour échapper à une mort certaine, à s'enfuir chez cet ami catholique : ils se servaient de garantie réciproque. Ils partirent de l'Isle

le 25, dans la soirée, et ce ne fut pas sans danger qu'ils arrivèrent à Charny, au château de leur protecteur.

Le lendemain, la foule arrivait à l'Isle. Dans sa fureur de voir lui échapper ceux qu'elle cherchait, elle massacra les quelques servantes qui étaient restées dans la maison, dont elle avait d'abord forcé l'entrée; puis elle anéantit tout ce qu'elle rencontra (1). Daniel Toussain avait dû fuir et abandonner son mobilier et sa bibliothèque; le tout fut perdu.

Les protestants d'Orléans étaient encore au nombre d'environ trois mille. Le chiffre des victimes de la Saint-Barthélemy varie, d'après les relations, entre sept cents et deux mille; des autres, quelques-uns échappèrent au couteau, ou réussirent à s'enfuir; le reste abjura (2).

Toussain ne se trouvait pas assez en sûreté dans la maison d'un papiste, étant donné surtout que ce refuge se trouvait au milieu des forêts. Il partit donc pour un autre château des environs, qui lui était connu et où il aurait plus de garantie, pensait-il, de n'être pas trahi ou surpris; mais là même il ne resta que quelques jours, préférant se retirer à Montargis, où il trouverait l'hospitalité de la duchesse de Ferrare. Sa pauvre femme avait dû le suivre à travers ces périlleuses courses, une seconde fois dans les conditions les plus désavantageuses et les plus pénibles, car elle était

(1) *Vitae et obitus D. T. narratio*, p. 18.

(2) On possède trois récits des tueries d'Orléans, auxquels nous renvoyons pour plus de détails : le récit d'un pasteur protestant, inséré au tome I^{er} des *Mémoires de Charles IX*, et rapporté par Lotin; la *Relation des massacres dans la ville d'Orléans en août 1572*, par Jacques Denain, chanoine, chancelier de l'Université, rapporté par Crespin, la *France protestante* et Lotin; le récit d'un étudiant allemand, Jean de Botzheim, *Bulletin*, t. XXI, p. 345 ss.

enceinte. La duchesse dut les tenir cachés dans une tourelle de son château, où, secrètement, elle leur faisait parvenir de la nourriture. C'est dans cette tourelle que naquit Paul Toussain, le 17 septembre 1572 (1). Daniel Toussain, que désespérait l'état des choses du royaume de France, — les survivants se préparaient à une lutte suprême, — et sans doute pour ne point susciter des difficultés à sa généreuse protectrice, songea à se réfugier à l'étranger. Il parait avoir pensé à l'Allemagne, d'où était venu souvent du secours aux armées des réformés de France. Ce pays lui apparaissait comme une terre promise, un lieu de refuge sûr, où régnait une liberté entière. Le Palatinat, dont le zèle pour la « Cause » ne s'était pas démenti, venait de s'ouvrir à l'influence calviniste; Daniel Toussain offrit ses services à l'électeur Frédéric III et se rapprocha en attendant la réponse du prince.

De Montargis, il se dirigea d'abord vers Montbéliard, où il arriva le 3 novembre 1572. Il n'y avait pas lieu pour lui d'espérer rester dans sa patrie; ici aussi, la vérité était opprimée, persécutée. Le spectacle de la situation présente remplissait l'âme de Toussain d'une profonde tristesse; il s'en confesse à l'un de ses amis de Suisse (2), auquel il écrivait, deux jours après son arrivée à Montbéliard :

La tristesse causée par des désastres tels que ceux qui ont assailli d'une manière si imprévue les Eglises de France frappait l'âme de stupeur, homme très cher, si nous ne regardions que les choses présentes, non celles qui sont éternelles et à venir, ou si nous n'avions devant les yeux que les ennemis de

(1) *Vitae et obitus D. T. narratio*, p. 18. — *Registre de famille*.

(2) A Rodolphe Gwalther, à Zurich.

l'Eglise, non les amis de l'épouse de Christ et vous en particulier, pères révérends, par l'entremise desquels nous avons reçu la religion véritable, aujourd'hui si vivement combattue. Ce n'est que maintenant, où je puis déverser nos peines dans votre sein, que j'ai enfin le sentiment d'être sorti hors de ce désastre lamentable de la France maudite. Certes, nous apparaissions au monde chrétien comme de véritables phénomènes. Mais je ne doute pas, pères excellents, que vous ne soyez meurtris de nos maux et que, avec nous, vous ne combattiez par vos vœux et vos prières contre ces géants perfides, qui voudraient voir éteindre la lumière de l'Evangile, afin que le nom d'Israël soit effacé de la mémoire. Mais Dieu les renversera bientôt dans sa colère et remplira leur face d'ignominie.

Voici deux jours que le Seigneur m'a ramené sain et sauf dans ma patrie, où se démène une autre espèce d'esprits malfaisants, je veux dire les théologiens wurtembergeois, qui aspirent à interdire l'air du pays à tous les Français. Mais, eux aussi, une fois, Dieu les arrêtera. Je le prie du fond du cœur de te bénir de plus en plus, homme très illustre, ainsi que le vénérable père Bullinger. — Ton très dévoué, Daniel Toussain. Montbéliard, 5 novembre 1572. Mon père vous envoie à tous deux ses bonnes salutations (1).

Daniel Toussain ne resta que peu de temps à Montbéliard; il partit pour Bâle. De nombreux réfugiés, et des réfugiés de distinction, y étaient parvenus avant lui (2). Pendant quelque temps, environ quatre mois, sur leur demande il leur fit un culte. Ce fut là, semble-t-il, le berceau de l'Eglise française de Bâle, et Daniel Toussain en fut ainsi le premier pasteur. On possède de lui un discours en latin, qu'il fit le dimanche 7 décembre 1572 à l'Université de la

(1) V. *Bulletin*, t. XLI, p. 399.

(2) *Ibid.*, t. XLI, p. 410.

ville pour remercier celle-ci de sa généreuse hospitalité envers les exilés de France.

De Bâle, il écrivit une deuxième lettre à Gwalther, par laquelle il l'informait de son séjour dans cette ville :

Bien que je n'ai eu qu'une fois le privilège de vous voir, très vénéré père, et l'illustre Bullinger, et cela seulement pendant un jour et demi, cependant j'ai eu soin de vous écrire souvent, car dans ce triste temps je ne trouve pas de meilleure consolation que l'amitié des hommes pieux qui vous aide à mépriser la haine du monde en nous appuyant sur Dieu. Aussi, dès que Dieu m'eut permis d'échapper aux flammes de France et de rejoindre les miens à Montbéliard, je t'ai derechef écrit par l'intermédiaire de marchands qui se rendaient à la foire de Bâle. Mais je n'ai encore aucune réponse de vous, sans doute à cause de la distance qui nous séparait. Maintenant que je suis plus près de vous, étant venu à Bâle pour y consoler, par des cultes privés, quelques familles françaises, j'ai voulu vous informer de la chose afin que vous me regardiez comme un frère et un fils qui vous est très dévoué, et afin que vous sachiez en même temps que je n'ai jamais laissé passer aucune occasion de vous écrire. Je prie le Seigneur de continuer de bénir vos pieux travaux et vous conserver en santé, toi, vénéré père, ainsi que l'illustre Bullinger auquel j'envoie mes bonnes salutations.

Ton très dévoué Daniel TOUSSAIN.

Bâle, ce 13 décembre 1572 (1).

C'est à Bâle que Toussain reçut, en mars 1573, de l'électeur palatin, un appel comme prédicateur de cour. Quelques années après, et sous le deuxième successeur de Frédéric III, Jean Casimir, il fut nommé professeur de théologie. Nous ne suivrons pas Daniel Toussain en Allemagne où il eut

(1) Voyez *Bulletin*, t. XLI, p. 412.

encore à souffrir de l'intolérance des luthériens, mais où, à son tour, il la pratiqua à l'adresse de ces derniers.

Cette deuxième partie de la vie de Daniel Toussain ne peut être étudiée que sur les lieux mêmes ; cette étude sera faite d'ailleurs complètement, sans aucun doute, dans un ouvrage sur Daniel Toussain, que va publier M. le pasteur Cuno. Il nous eût été impossible de faire autre chose que de répéter les données de la biographie de Paul Toussain et de l'*Allgemeine Deutsche Biographie* (1). Les deux seules lettres inédites de Toussain que nous avons trouvées à la Bibliothèque Nationale et qui se rapportent toutes les deux à cette période allemande n'eussent pas suffi à donner un intérêt nouveau à notre récit. Nous préférons donc renvoyer aux deux sources que nous citons, en attendant l'ouvrage de M. Cuno.

Nous essaierons maintenant d'exposer simplement quelques-unes des conceptions religieuses de Daniel Toussain par l'analyse des deux seuls ouvrages qui se rapportent, non pas directement à l'époque de sa vie dont nous nous sommes occupés, puisqu'ils n'ont été écrits que beaucoup plus tard, en Allemagne, mais qui étaient destinés aux Eglises de France, pour les instruire, les aider à se défendre des attaques des calomniateurs de l'Evangile et les engager à la persévérance.

(1) Voyez aussi, Muller, *Daniel Tossanus*, p. 4, 5, 12 ss. ; *Bulletin*, t. XLI, p. 394, la France protestante cite un certain nombre de lettres inédites de Toussain à la Bibliothèque Nationale, à Genève, à Berne, à Neuchâtel et ailleurs.

CHAPITRE V

OUVRAGES DE TOUSSAIN DÉDIÉS AUX ÉGLISES DE FRANCE.

Il ne nous est rien resté de ce que Daniel Toussain a pu écrire en France ; nous ne connaissons que l'ouvrage d'édification que nous avons indiqué. L'activité essentiellement pratique de son ministère, les difficultés incessantes du temps ne lui laissaient peut-être pas tout le loisir qu'il eut désiré. En Allemagne, à Heidelberg, à Neustadt par contre, il écrivit beaucoup. Ses ouvrages nombreux (1), quoique introuvables, traitent la plupart des questions controversées à l'époque : questions d'exégèse, d'apologétique. Dans ce milieu, il se trouvait en contact avec des adversaires qu'intéressait surtout la théologie, et, par la situation qu'il occupait, il était au centre même de cette activité intellectuelle et religieuse ; le choix des princes indiquait déjà qu'il était à même de lutter avec les autres théologiens : la faveur ne dut pas suffire à le distinguer de ses collègues de l'Université d'Heidelberg.

Ces luttes, d'un nouveau genre, ne lui faisaient pourtant pas oublier celles qu'il avait soutenues autrefois avec son

(1) Voir la liste des ouvrages dans la *France protestante*, t. IX, article *Toussain* ; comparer et compléter avec celle de Müller, p. 5.

Eglise d'Orléans et que celle-ci soutenait encore, non plus peut-être contre le fanatisme et l'intolérance violente, mais contre le découragement, l'indifférence, l'infidélité. Il était resté attaché à ces Eglises pour lesquelles il avait tant souffert; il s'informait de ce qu'il leur advenait et s'intéressait encore à leur sort (1). En 1578, époque à laquelle Daniel Toussain se trouva momentanément éloigné de la cour de l'électeur, et devenu pasteur d'une petite bourgade des environs de Neustadt, il voulut faire profiter ses amis de France de sa solitude, en reprenant un volume de méditations « que j'avais, dit-il, autrefois mis en lumière et dédiées à l'Eglise d'Orléans » pour les remettre et digérer en meilleur ordre. Il nous explique lui-même le but qu'il poursuit; après avoir adressé, vers la fin de sa préface, de pressantes exhortations à l'Eglise d'Orléans à ne pas se décourager, à reconnaître le vrai sens des épreuves que Dieu a envoyées et qui sont pour vous édifier et vous détacher de plus en plus du monde... il ajoute :

Considérant que ces grandes infirmités qui se trouvent aujourd'hui en plusieurs ne procèdent d'autre chose sinon d'être bien fondés et enracinés en la foi, faute aussi de prier Dieu si souvent et ardemment comme il serait requis... j'ai pensé tant pour consoler et fortifier de plus en plus ceux qui, par la grâce de Dieu, sont demeurés fermes jusqu'à présent, que pour redonner du courage à ceux qui l'ont perdu, qui se sont laissés aller au gré de la tempête après les idolâtries, qu'il n'y avait rien de plus propre et à propos que de vous remettre devant les yeux les articles de notre foi avec brèves méditations et prières qui vous en donnent la sommaire intelligence et comme le suc et la sub-

(1) Voyez *Bulletin*, t. XXXII, p. 210, une lettre à M. Béroalde.

stance afin aussi que cela vous remette en vue succinctement la pure doctrine qui vous a été preschée.

L'ouvrage n'est rien autre, ainsi que l'indique d'ailleurs le titre, *L'Exercice de l'âme fidèle* (1), qu'un manuel de piété, mais la lecture n'en est pas moins intéressante pour autant. On y sent une grande conviction, une piété virile et un ardent désir de communiquer sa foi et d'en faire partager aux autres les réconfortantes perspectives.

L'auteur prend chacun des articles de la foi qu'il discute, prouve et établit, en s'en rapportant toujours à l'autorité par excellence, à l'Ecriture sainte. Sa théologie, comme celle de tous ses contemporains, est essentiellement biblique, c'est-à-dire fondée sur les écrits des prophètes et des apôtres. Il en appelle également au témoignage des Pères des premiers siècles.

Il ne procède point d'une façon absolument scientifique ; sa méthode est plutôt objective ; il ne définit point les choses, mais les détermine ; il ne cherche point tant à rendre compte de ses expériences religieuses et de sa foi qu'à les faire naître dans le cœur de ses lecteurs, à l'aide de « dicta probantia ». C'est à l'aide d'exemples nombreux qu'il veut montrer ce que sont les faits principaux de la vie religieuse : il trace le tableau d'une vertu chrétienne en en indiquant les défauts correspondants. Cette manière de faire toute extérieure, si elle ne satisfait pas entièrement l'esprit, a pourtant

(1) *L'exercice de l'âme fidèle, c'est assavoir prières et méditations pour se consoler en toutes sortes d'afflictions. Avec une préface consolatrice aux pauvres résidus de l'Eglise d'Orléans, contenant un brief récit des afflictions qu'a souffert la dite Eglise.* Francfort, 1583, in-16. La lettre consolatoire est datée du 20 juillet 1578, de Saint-Lambert.

d'immenses avantages au point de vue pratique, et, en réalité, elle convenait seule au but que visait l'auteur, but qui n'était point une adhésion intellectuelle, mais plutôt de déterminer une action. On serait mal venu à chercher ici de la théologie pure. Il faut d'ailleurs, pour juger de la valeur réelle de l'œuvre de Toussain, reconnaître que la vie chrétienne ne repose pas sur des définitions, mais sur des faits moraux, elle est faite de tentations, c'est-à-dire d'occasions de lutte entre le bien et le mal, d'où la nécessité de procéder comme il le fait.

L'auteur prend une déclaration d'un symbole, il l'explique sommairement d'abord, puis vient généralement une prière pour obtenir l'objet de la déclaration étudiée; suivent alors une série d'exemples tirés de la Bible, quelques-uns de ces exemples sont simplement cités, d'autres accompagnés de considérations nouvelles, et le paragraphe se clôt par une dernière prière. Telle est la marche suivie.

En tête de l'ouvrage, se trouvent les symboles de Nicée-Constantinople et celui d'Athanase, puis comme « le vrai principe et fondement de la religion, c'est croire », vient alors une étude sur la foi qui n'est point « une opinion ou ou crédulité légère de tout ce qu'on nous pourrait mettre en avant, car c'est un don de Dieu et une œuvre de Dieu », qui nous amènent à la connaissance de sa volonté. L'auteur passe ensuite immédiatement aux effets de foi qui sont la « rémission des péchés et vie éternelle par Jésus-Christ », puis aux signes auxquels on reconnaît le manque de foi : le mépris de la Parole de Dieu et de la Prédication évangélique et, de même, le doute et l'incertitude du salut.

« S'ensuit prière à Dieu pour obtenir vraie foi et accrois-

sement en icelle ». De nombreux exemples de foi, des méditations sur ces exemples, quelques notables sentences et beaux passages tirés des psaumes, des prophètes et des Evangiles, une observation sur la tentation de Jésus, laquelle nous enseigne comment sortir victorieux de la tentation et croître en la foi, l'indication de la soumission, de la persévérance, entre autres vertus, comme conséquences de la foi terminent cette première partie de l'ouvrage, dont le reste est à l'avenant et contient l'étude des articles du Symbole des apôtres et de la prière dominicale; c'est parfois une véritable anthologie des principaux chapitres de l'Ecriture sainte classés par ordre de matière; on rencontre des énumérations, des réfutations d'erreurs, des méditations et des prières de saint Augustin, de saint Jérôme, de Cyprien et d'Æcolampade.

Le deuxième ouvrage que Daniel Toussain adressa aux Eglises de France, c'est « *L'Arche de Noé* » (1), d'un intérêt un peu plus général. Vers la fin de sa carrière (1596), Daniel Toussain, qui jamais ne s'était désintéressé des destinées des Eglises de France, voyait avec tristesse qu'elles n'étaient point encore sorties de la fournaise de l'épreuve; il craignait qu'elles ne se décourageassent dans leur lutte et qu'elles n'en vinssent à douter du succès de leur cause et de celle de l'Evangile; il voulut une dernière fois les assurer de toute sa sympathie et de son attachement, en leur donnant cette suprême exhortation à la fidélité; ce fut comme son mot d'adieu aux Eglises françaises.

(1) *L'Arche de Noé, traité nécessaire en ce temps, tant pour consoler les pauvres fidèles de longtemps agités de diverses tempêtes, que pour les résoudre des marques de la vraie Eglise, adressé et dédié aux Eglises réformées de France.*

Le but est donc aussi essentiellement pratique. Il n'y a pas lieu, dit en substance notre auteur, de considérer les maux dont souffre la France, comme une preuve de la fausseté ou de l'impuissance de la religion nouvelle. La cause de ces maux n'est point en effet l'Evangile de la Réforme, qui fait fuir le monde des pécheurs et expose ceux qui acceptent la lumière aux colères de ceux qui suivent les ténèbres; mais la dissolution des mœurs qui a suivi la guerre civile: toutes les brides sont lâchées dans la guerre, et après, on aime mieux relever sa maison que de rebâtir le temple de Dieu; et même, c'est grâce au petit nombre de fidèles qui subsistent encore, que la France doit de n'être pas encore au cercueil. Car, comme la paix n'est qu'avec Dieu, la guérison n'est possible qu'avec le retour à lui et la séparation d'avec la corruption du monde. Le refuge, le lieu où l'on rencontre Dieu, c'est l'Eglise, que préfigure l'arche de Noé.

Car l'Eglise, à parler d'icelle proprement, c'est la communion des saints, encore qu'il y ait entre eux beaucoup d'infirmités, et qu'ils ne soient pas tous appelés, ni sanctifiés du premier coup; comme aussi nous accordons volontiers et savons qu'en l'Eglise visible il y a plusieurs hypocrites, aussi qu'il y avait un Cham en l'arche de Noé, lequel fut depuis maudit et condamné à être le serviteur des serviteurs de ses frères.

C'est Jésus-Christ qui est le fondement de l'Eglise et non pas l'apôtre Pierre; les docteurs des premiers siècles en font foi jusqu'à Cyprien; aucun d'eux n'a pensé qu'un apôtre pût être le fondement de l'Eglise. Des âmes craintives et timides, qu'effraient les prétentions de Rome à être l'Eglise universelle, doivent se rassurer, lla véritable Eglise étant fondée

sur Christ et non sur des prélats et formant plutôt ce « petit troupeau que le Seigneur a trié de tout ce monde pervers, lequel, obéissant à sa parole et croyant à ses promesses, se sépare de la corruption du monde et se range en son Arche, étant toutefois bâtie d'une matière incorruptible, conduite par son autorité, cherchant vie en la mort et passion de Christ ».

L'Eglise romaine, d'ailleurs, est corrompue dans sa tête et dans ses membres, tandis que l'Eglise réformée cherche la constance, la fermeté, la persévérance dans la doctrine des apôtres, la communion et la fraction du pain. Cette dernière repose sur la doctrine des apôtres et de Jésus, et, si elle possède tous les signes de la vraie Eglise, elle est donc bien l'Eglise de Christ. L'Eglise romaine s'est dévoyée de la doctrine de la pure foi, et peu importe le nombre; si l'Eglise a la foi, celle-ci vaut mieux que le nombre.

C'est donc pécher que de prêter l'oreille aux exhortations des papistes qui cherchent à nous rappeler à eux et nous détourner de la vérité : c'est retourner à l'erreur. Ceux qui abjurent la foi protestante n'ont pas vraiment connu la lumière; ils restent dans les ténèbres. Le devoir présent est de rester fidèlement attaché à la vérité évangélique : elle seule sauve. Ce sont là les premières convictions, que l'auteur n'indique pas expressément, mais qu'il veut faire naître dans l'esprit de ses lecteurs comme des conséquences nécessaires et inévitables de la possession de l'Evangile de Christ. C'est là aussi tout le but de son ouvrage : convaincre les Eglises de la réforme qu'elles sont bien dans la tradition chrétienne, dans l'esprit de l'Evangile; que le Maître n'aurait point à les renier : elles sont l'épouse fidèle du divin

Epoux. Si elles ont la paix avec Dieu, il est dans l'ordre des choses qu'elles soient méprisées, persécutées par le monde et le diable.

L'auteur, qui eût pu s'en tenir là, aborde encore quelques questions de détail, quelques points controversés et qui n'étaient pas les moindres griefs des catholiques contre les protestants.

La source, la règle de l'Eglise est l'Ecriture sainte, la Parole de Dieu, sans laquelle elle n'est pas et dont elle tient toute sa valeur ; cela est admis par les uns et les autres. Mais quelle est l'attitude que doit prendre l'Eglise vis-à-vis de cette Parole de Dieu ? Les catholiques disent que celle-ci doit-être interprétée par celle-là, en la personne de son chef, le pape. Non, dit Toussain, car la parole de Dieu n'est pas si discutable...

Elle a vigueur par elle par le Saint Esprit de Dieu, par lequel Dieu l'anime, pour convaincre de péché ; et, de plus, il y a telles vérités toujours enseignées pour la conduite de l'Eglise, à savoir la doctrine de la foi comprise au Symbole des Apôtres, et particulièrement la doctrine de la justification gratuite, la doctrine de repentance des mœurs et de cette obéissance que les croyants et régénérés lui doivent comme fruit de la foi vive, la doctrine des deux sacrements du Baptême et de la Cène, finalement la doctrine de la discipline et police de l'Eglise.

L'Ecriture n'est ténébreuse que pour ceux qui n'entendent point et ne cherchent point la foi. L'Eglise a le dépôt de la Parole de Dieu pour l'annoncer, la prêcher par ses pasteurs et docteurs ; mais ce n'est point pour faire la Parole de Dieu, mais pour y rendre témoignage dans l'esprit de soumission au Christ et aux vérités apostoliques.

Doit-on rester dans le sein de cette Eglise romaine? Non, répond encore Toussain. En se séparant d'elle, on ne se sépare pas pour quelque défaut de vie ou de conversation de quelques-uns; mais on se sépare du pape et du siège de Rome, qui ont falsifié l'Evangile; on se sépare d'un clergé corrompu qui constitue l'Eglise et la corrompt par ses moines prêcheurs et ses docteurs de la papauté; on ne peut se séparer d'esprit seulement du mal et de l'erreur.

L'auteur termine en affirmant que tout ministre est examiné sur ses mœurs et sa doctrine, ce qui garantit la valeur du ministère protestant; que les disputes sont évitées le plus possible, et que, souvent, elles sont suscitées par quelque docteur ou quelque brouillon et non par l'Eglise.

Telles sont les principales idées développées dans le cours de cet ouvrage. On le voit, la théologie de l'auteur est celle de l'époque, mais elle porte pourtant un cachet personnel. Daniel Toussain a su la rendre intéressante et vivante; malgré des longueurs et des répétitions, il présente les choses sous un jour nouveau, dans une frappante lumière; il a des saillies heureuses et des images bien choisies; son style est net et clair; il manie très adroitement cette vieille langue française, qui possédait des termes si propres et si énergiques que l'on en regrette souvent la disparition. A côté d'une profonde conviction, on sent une étonnante érudition et, en particulier, une connaissance très étendue des Pères, qu'il aime à citer à toute occasion.

Nous ne pouvons juger Daniel Toussain d'après ce que nous avons rapporté de lui; il serait trop facile d'incriminer un pareil jugement. Disons pourtant, que Daniel Toussain nous est apparu comme un caractère forte-

ment trempé, un homme d'énergie et de volonté, aux fortes convictions, au dévouement inépuisable et surtout d'une grande activité. En toute occasion nous le voyons ne jamais se départir de la ligne de conduite qu'il s'est tracée. Il eut la faiblesse et les défauts de son temps, mais il sut aussi en conserver les qualités : la constance et la foi. Il savait, grâce à sa force morale personnelle, être quelqu'un et exercer une influence. Nous n'en ferons ni un héros ni un génie hors ligne ; il n'y a rien en lui qui le fasse placer au premier rang, mais il n'en est pas moins sympathique pour autant. Il est plus près de nous par ses vertus comme par ses faiblesses ; son commerce est d'autant plus profitable qu'il laisse entière notre liberté de jugement, que son exemple reste plus à notre portée, qu'il nous éblouit moins.

APPENDICE

DOCUMENTS INÉDITS (1)

I

REQUÊTE DES NEUF BOURGEOIS JURÉS

Nos honorez souverains seigneurs du Conseil de Montbéliard

Supplient les neufs bourgeois jurez dudit Montbéliard, vos humbles serviteurs, tant en leurs noms qu'au nom de toute la ville, bourgeois et habitants de Montbéliard, qu'il plaise à voz seigneuries en considération de l'ancien eage et disposition de la personne de messire Pierre Tossainct, leur pasteur et superintendant de l'Eglise dudit lieu et la grande nécessité qu'il y a de porveoir la dite Eglise d'un homme capable pour le service d'icelle, non seulement pour le soulagement dudit Pierre, ayant par si longue espace de temps comme de trente-quatre ans et plus, faict

(1) I-VII. *Archives nationales*. Fonds Montbéliard, K. 2186.

tout son devoir en sa dite charge, mais aussy pour raison qu'il est très expédient, comme voz seigneuries bien sçavent qu'il y ait tousjours personnages suffisans à substenir le grand labour de la dite charge, messieurs, en ung tel lieu, fréquenté par tel nombre d'estrangers passans et repassans ordinairement par ladite ville et où il convienst estre souventes fois empesché en beaucoup d'affaires de l'Eglise, à ces raisons et aultres que voz seigneuries peuvent mieuzx considérer, il vous plaise establir pour pasteur et ministre de ladite Eglise, messire Daniel Tossainct, fils dudit messire Pierre Tossainct, pour ayder et soulager son dit père, attendu les grands, excellents et admirables dons qu'il a receu de Dieu pour soubstenir telle charge, et qu'il est natif et bourgeois de ladite ville ayant déjà serement naturel à notre très redoubté prince et seigneur et à sa patrie, oultre les autres particulières inclinations qu'il peut avoir, tant à l'endroit de la dite seigneurie et des fidèles serviteurs d'icelle, que de la dite ville et plusieurs borgeois d'icelle. Et ce faisant, lesdits supplians espèrent et se confient, voire se tiennent pour bien asseurez, que le tout redondera à la gloire de Dieu, honneur de nostre dit redoubté prince et seigneur, et au bien et advancement de toute ladite Eglise et république, laquelle ensemble desdits supplians seront pour ce tant plus tenus de prier le souverain créateur, comme ils feront bien affectueusement pour la bonne prospérité de noz très redoubtez princes et seigneurs et de vos seigneuries. Faict au dit Montbéliard, le xxiii^{me} jour du mois de septembre 1570.

II

LETTRE DE FLORET EN FAVEUR DE D. TOUSSAIN

*A très prudents... très honorés seigneurs les gouverneur,
chancelier, conseillers et aultres officiers de Montbéliard*

Très honorés seigneurs, André Floret, diacre en ce lieu, vostre humble serviteur, vous remonstre en toute humilité et deue révérence : que les charges de ceste église sont si grandes, que Monsieur Tossain, ny le dit suppliant n'y peuvent deurement satisfaire, tant à cause de la vieillesse de l'ung qui est telle qu'ung chascung sçait assez, que de l'incapacité del'autre. Caren une telle ville que ceste-cy, limitrophe, fréquentée par tant d'estrangers, et où résident de si sçavants personnages oyans les presches, est requis ung homme qui soit docte et sçavant, pour satisfaire en preschant aux auditeurs, pour les résoudre des difficultez qui peuvent survenir en lisant les Escriptions : et mesmes pour respondre promptement et proprement aux adversaires de nostre religion, si besoing fait, ce que les susnommez ne peuvent faire, tant pour les raisons prédites qu'à cause de la peine qu'ils ont (à vos seigneuries assez notoire) en faisant les presches ordinaires et extraordinaires, baptesmes, visitations des malades de ceste ville et des cinq villages de la paroisse d'icelle, assavoir Grand et Vieux-Charmont, Charmontey, Sochaulx et Arbouhans, et plusieurs autres affaires qui surviennent journellement, joinct aussy que M. Tossain en ceste sienne vieillesse doibt estre respecté et soulagé, ne

pouvant plus satisfaire qu'avec grand détriment et préjudice de sa santé, à la charge qu'il luy convient encore supporter; ce qui doit susciter et esmouvoir vos seigneuries à pourveoir de bonne heure à ceste église.

Or est-il que, si jamais occasion propre et convenable s'est présentée, c'est maintenant que le Dieu vivant a gardé et préservé ce grand et excellent personnage Monsieur maistre Daniel Toussain, au milieu de tant de maux qui ont régné ces années passées au Royaume de France et non seulement préservé et tiré de très grandz dangers, mais aussy (chose remarquable) conduit et rendu dedans vostre ville, non pour autre chose comme il est bon à veoir, que pour secourir la vieillesse de Monsieur son père, et en la secourant et consolant, faire prouffiter les grands et excellens talentz que le Seigneur luy a eslargis ce qui, à mon jugement, ne doit estre (1). . . . raisons, cy après escriptes et. . . . savent trop mieux. Premièrement, pour ce qu'il est homme vrayment craignant Dieu et de bonne vye, doux, humain, affable et débonnaire; secondement, pour ce qu'il a tout ce qui est requis à ung théologien tel que saint Paul le deppainct escrivant à Thimothee, et qui plus est, il a la cognoissance de cinq langues assavoir : de l'hébraïque, grecque, latine, germanique et françoise : non pas une cognoissance telle et quelle, mais parfaite et accomplie, comme sa promptitude le vous monstre; tiercement, pour ce qu'il est propre à enseigner l'Escripture sainte tant à cause qu'il la sçait sur l'ongle que pour ce qu'il est admirablement versé es escripts dans anciens pères; quartement,

(1) Original détérioré.

pour ce que, par ce moyen, la vieillesse de son dit père s'esjouyra et sera consolée, ayant auprès de soy celui auquel il pourra communiquer seurement tous ses affaires; cinquiesmement, pour ce qu'il sçait comme il faut régir et gouverner une Eglise, que n'est pas ung petit sçavoir veu l'importance du faict. Finalement, pour ce qu'il est de ce lieu et fort aymé et honoré de tous les bourgeois et habitants, tant grandz que petitz, chose qui est merveilleusement propre, car Quintilien dit qu'il est impossible de prouffiter de quelque science que ce soit, sinon qu'il y ait amour et concorde mutuelle et réciproque entre le précepteur et le disciple. Et pour tant le dit suppliant supplie très humblement vos seigneuries qu'il leur plaise lui faire ce bien et faveur que de retenir le dit maistre Daniel Tossain et l'ins-tituer ministre pour la nécessité de ceste Eglise et soulagement de la vieillesse de Monsieur son père, le plus tost qu'il sera possible, en considération qu'il est fort caduque et que sa veue et mémoire se diminuent de jour en jour et qu'il est impossible au dit suppliant de pouvoir satisfaire aux charges de ceste Eglise. Quoy faisant le tout redondera à l'honneur et gloire de Dieu, édification de son Eglise et contentement de vos seigneuries. Et pour ung tel bénéfice, il priera à jamais l'Eternel qu'il vous augmente ses grâces.

A Montbéliard, le VIII^{me} d'octobre 1570.

FLORET.

III

A Montbéliart le dix-septième du mois d'octobre mil cinq cens septante, de la part de nos seigneurs les gouverneurs et conseil dudit lieu, par les tabellion et procureur général du nombre dudit conseil, les remontrances, réquisitions et prières suivantes ont estéés faites à Monsieur messire Daniel Tossainct en présence de Monsieur messire Pierre Tous-sainct, son père, en sa résidence, en mesmes motz que s'ensuyvent, par la voix dudit procureur général; assavoir :

Monsieur Daniel Tossainct, puisqu'il a pleu à Dieu vous ramener par desçà pour visiter et consoler Monsieur vostre père en sa vieillesse et attendu la débilité de sa personne, de laquelle debvez être en aide et confort humain, aussi la nécessité de ceste esglise, mes seigneurs les gouverneur et conseil de ce lieu, vous requièrent de la part de nos très redoubtez princes et seigneurs, et prient de la leur au nom de tout le peuple de ceste ville, veuillez pour quelque tempsestre en aide et coadjuteur à vostre dit père, en la charge de son ministère jesusques à ce qu'il plaise à Dieu ordonner et disposer aultrement les esglises de la France, ce faisant, ferez choses agréable à Dieu, à nos dits redoubtez princes, aux dits seigneurs gouverneur et conseil, comme aussi audit peuple de ce lieu plaisirs; s'asseurant mesdits seigneurs que à ceste leur réquisition et raisonnable prière vous conformerez et satisferez, respectant aussi vostre devoir envers vos princes naturels père et patrye.

IV

Auxquelles remontrances, réquisitions et prières, ledit sieur Daniel Tossaint a répondu comme s'ensuyt :

Messieurs,

Monsieur le gouverneur, Messieurs du conseil; les Bourgeois, et vous aussy maintenant qui de leur part me portés ceste parole, me faites beaucoup d'honneur de penser qu'il y ait en moi chose qui puisse estre employée au service de ceste église, sachant bien les grandes affaires qui s'y présentent ordinairement et ne me sentant donc pas les grâces qui y sont requises. Cependant je vous remercie tous très humblement de vostre bonne affection envers moi et vous particulièrement de la peine qu'il vous a pleu prendre de venir icy. Quant au devoir, je confesse qu'outre l'obligation naturelle que j'ai à la patrie et à mon père, les bienfaits si abondants de Messeigneurs nos princes, et la parfaite amitié qu'un chascun de vous m'a toujours porté, me rendent grandement obligés à faire à ceste ville, voire au moindre village de la Seigneurie, tout le service qui m'est possible. Comme aussi je puis bien asseurer que ce que plus tost n'en avez peu percevoir les fruits, n'est pas que la souvenance de mon devoir ne me soit toujours demourée imprimée au cœur, mais pour ce que Dieu qui dispose de nous et de nos actions selon sa providence à la grande nécessité des Eglises de France, s'est servi de moi en la ville d'Orléans et y a béni et fait prospérer mon labeur qui est cause que pour l'ordre des Eglises, et ma réputation

envers icelles, et n'ayant eu congé que pour trois mois de visiter mon père et ma patrie, sans le bon gré, sceu et vouloir de ladite Eglise d'Orléans, ne saurois me lier ailleurs : sinon qu'avec cette condition comme vous requérès, que ce soit pour un temps et tant que ceux d'Orléans se voudront et pourront passer de moi. Je m'offre et soubmets, puisque mesdits Seigneurs du Conseil et Bourgeois le trouvent bon de faire en ceste Eglise, selon ma vocation et devoir du ministère, tout le service et confort à mon père en ladite charge qu'il me sera possible, priant Dieu qu'il me face la grâce de pouvoir faire chose, pendant que j'y serai, qui soit à sa gloire et à la consolation de mon dit père et au bien et salut de toute l'Eglise.

V

REQUÊTE DES BOURGEOIS DE LA VILLE.

Aux très nobles et prudens Seigneurs Messeigneurs les Gouverneur et Ambassadeurs des très illustres Princes et Seigneurs Messeigneurs les Princes curateurs de notre très illustre et redoubté Prince et Seigneur Monseigneur le comte Frédéric.

Très nobles et très honorés seigneurs, les neufz bourgeois jurez, dix-huict et notables, tant en leurs noms que de tous les aultres bourgeois, manans et habitans de ceste ville de Montbéliard, voz humbles serviteurs vous remonstrent en toute humilité et dehue révérence, que puis peu de temps encea, la plupart d'eulx ont prestez serement à voz

seigneuries comme députez des dits très illustres princes et seigneurs et en même instant leur fut par vos seigneuries, promis et assuré de la part de leurs Excellences, de les maintenir en leurs libertez, franchises, bonnes et laudables coustumes, comme ils avoient esté du passé entretenus par feuz de très laudable mémoire, leurs très redoubtez princes et seigneurs, ce que lesditz supplians se confient qu'il sera tant de vostre part que de leurs dites excellences (comme très bénings et vertueux princes et seigneurs), observé et effectué. Et d'autant que ce n'est la moindre liberté desdits supplians, ains la première et principalle qu'ilz pourroient avoir en ce monde, d'estre maintenus en la tranquillité et liberté de leurs consciences par le moyen de la pure et vraie religion de laquelle eux et leurs prédécesseurs ont par ci-devant fait profession par l'espace de plus de trente et quarante ans, et en laquelle ilz sont tousjours estez maintenus et entretenus paisiblement par feu de très laudables mémoires, messeigneurs les ducs Ulrich, duc Christophle, conte George, leurs naturels redoubtez prince et seigneurs, et depuis par les très illustres princes tuteurs et curateurs testamentaires de leur dit redoubté prince et seigneur monseigneur le conté Frédéric, en laquelle religion et pure doctrine conforme à la parole de Dieu, contenue ès escriptz des prophètes et apostres, lesditz supplians désirent et espèrent vivre et mourir. A ces raisons lesditz supplians conjointement supplient voz seigneuries très humblement qu'il vous plaise leur laisser les pasteurs et ministres, lesquels par cy-devant leurs sont estés présentés et constituez de la part de feuz nosdits très clémens et redoubtez princes et seigneurs et des messeigneurs leurs gouverneurs, con-

seillers et aultres ad ce depputez, de la part de leurs dites excellences, lequels pasteurs et ministres, lesdits supplians ont tousjours jusques à présent congneuz estre de bonne et saine doctrine et de vie irrépréhensible; et qu'avec cela il vous plaise les laisser aux cérémonies et manières de faire accoutumées en administrant les saintz sacremens, catéchisme, mariage et par en ceste Eglise dès qu'on y a commencé à prescher la parolle de Dieu, comme il soit que le changement de ces choses ne se pourroit faire sans ung grand et merueilleux scandalle, non seulement au respect de plusieurs infirmes, mais aussi pour le regard des pays et lieux circumvoisins; tiercement veu que oultre le bien que Dieu a faict ausditz supplians de leur avoir envoyé et constitué pour pasteur par feu monseigneur le duc Ulrich, de très laudable mémoire, messire Pierre Toussainct, pasteur et superintendant de ceste Église, pour les instituer en la sainte foy et religion chrétienne, en quoy il s'est fidèlement employé jusques à présent, au contentement de toute ladicte ville: que encore d'avantage ce grand Dieu leur a faict ceste grâce de leur envoyer Monsieur Daniel Tossainct fils dudit messire Pierre Tossainct, originel natifz de ceste dite ville, bourgeois de leurs dites excellences et avec lui messire Andrey Floret, aussi bourgeois dudit lieu, lesquels jusques à oires, leurs ont preschez et desclairez la pure parolle de Dieu en telle rondeur dextérité et efficace, que tous ceulx qui les oyent, soient de la dicte ville ou de dehors, en sont grandement édifiez, instructz, consolez et excitez à penser à leur salut. A ces raisons, iceulx supplians vous supplient et requièrent très humblement que pour l'honneur et la gloire de Dieu et édification de ceste Eglise, et par consé-

quent pour l'honneur, prouffict et advencement, tant de leurs dites excellences que de ceste dicte ville et pays, en considération de la grande vieillesse et faiblesse dudit messire Toussainct, que iceulx messeigneurs Daniel Tous-sainct et Andrey Floret, soient icy retenus au ministère de ladite Eglise, comme ilz ont commencez en ayant estez requis de la part des messeigneurs du conseil, des aultres ministres et aussi desditz supplians, lesquels desjà par cy-devant ont heuz présentez ausditz seigneurs du conseil leur humble supplication et requeste à l'effect d'obtenir ce que dessus touchant ledict sieur Daniel Tossainct, ne se doub-tant ny meffiant en auculne sorte que leurs dictes pétition, supplication et requeste, tant juste et raisonnable, leur peut estre aulcunement reffusée ou désirée, puisqu'elle leur seroit promptement accordée, ce qu'ils espèrent encores et de quoy ils vous supplient très affectueusement et d'austant plus que lesdictz supplians sont contrainctz vous déclairer (comme ils font par la présente) par le serement qu'ils ont prestez à leurs excellences, qu'ils tiennent et croient ferme-ment que cela, leur estant octroyé, redondera non seule-ment à l'honneur de Dieu et avancemenet de l'Eglise, mais aussi au grand honneur et proffict de leurs excellences, et tranquillité de toute ladite ville et pays. Quoy faisant voz seigneuries mettront lesditz supplians et tous ceulx de ceste ville, en grand repos et tranquillité d'esprit et les rendront tousjours tant plus obligez à prier le Tout-Puissant pour l'heureux entretennement de vos nobles estats et sei-gneuries.

Faict audict Montbéliard le XXI^e jour du mois d'août 1571.

(Suivent une centaine de signatures).

S'ensuyvent les noms et surnoms des particuliers bourgeois habitans au dit Montbéliart, n'ayant souscrire pour n'être letrez lesquelx et chacun d'eulx ont requis à messieurs Perrenon et Loys Febvre, notaires publiques et bourgeois du dit Montbéliart de souscrire à leurs requestes et pour ce à leurs noms.

(Suivent environ deux cents noms).

VI

Copie et translation (1) de la sentence qui fut lue le mercredi 22 août 1574, par Monsieur le Chancelier en présence de Monsieur le Gouverneur, Messieurs Commis d'Arcourt, tabellion, trésorier et greffier.

Monsieur Toussain : le Seigneur Gouverneur et Messieurs les Commis sont bien informés et assurés de la clémence et faveur par laquelle les très illustres princes du Wirtemberg vous ont avancé jusques à présent : car il y a plusieurs exemples qui en font foi : et savent bien aussi que le Sénat de Stuttgart ne vous a porté moindre affection et n'eussent jamais pensé que deussiez faire difficulté de vous représenter devant icelui Sénat. Mais vous estant pour la seconde fois mandé ces mois derniers et ne paraissant point, nos très illustres Seigneurs Curateurs n'ont pour cela voulu obmettre de faire communiquer avec vous les théologiens en présence du Gouverneur et des Commissaires et ce bénévolement et humainement : esquels

(1) *Du latin.*

ayant déclaré vostre intention et cela estant certain qu'au principal article de la Cène du Seigneur, vous estes discordant et comme départy aulcunement du vrai sens de la Confession d'Augsbourg receu par l'Allemagne, il n'a pas semblé auxdits Seigneurs curateurs être chose loisible, contre les décrets et l'Empire, de vous permettre cy-après la chaire, que jusques à présent n'avez eu ceste Eglise en aultre charge sinon que par emprunt et comme adjoint de votre père. Et pourtant en cestes leurs Seigneuries vous défendent le ministère et ordonnent que vous ne faciés assemblées et vous déportiés de illicites collèges ou compagnies. Au reste ils vous offrent toute b̄n̄volence et office sans déroguer à ce décret des Princes curateurs.

VII

Copie et translation de la Réplique ou réponse du dit Daniel Toussain, faite verbalement et depuis rédigée par escrit et présentée à Messieurs le 23 d'août.

Très honorés Seigneurs. Puisqu'ainsy est que copie m'a esté accordée et exhibée de ce décret leu en vos présence par Monsieur le Chancelier au lieu de la Chancellerie, et que b̄n̄ignement m'avés octroyé de le considérer et de dire là-dessus ce que m'en sembloit, je vous supplie très humblement, veu qu'en toute ceste affaire je n'ai esté ouy des très illustres princes curateurs, qu'il vous plaise avec toute débonnaireté ouir mes remonstrances et réplique sur ce décret.

Or, en premier lieu, ma conscience me rend le bon témoignage de l'honneur, reconnoissance et respect que j'ai porté jusques aujourd'hui aux très illustres princes de Wirtemberg, mes très gracieux seigneurs, lesquels, autres fois, ont aidé mes estudes, moi estant aux escholes, et aussy incontinent qu'il a pleu à Dieu me ramener en mon pais, et que Messieurs du Conseil m'ont requis de faire service à ceste Eglise, incontinent m'y suis employé avec telle fidélité et diligence qu'il m'a esté possible; quant à ce que ne suis comparu à Stuttgard, y estant mandé par le Sénat, je m'en suis excusé par lettre envers eux, leur mettant en avant de grandes raisons, desquelles j'ai toujours pensé que le dit Sénat se contentait, veu que depuis, ils ne m'en ont fait aucun reproche, et aussy que Messieurs du Conseil de ceste ville m'ont aussy, par lettres, excusé envers ceux de Stuttgard, auxquels, de ma part, j'ai toujours escrit avec toute humilité et révérence, telle que je devois. Pour le regard des théologiens, qui dernièrement vindrent en ceste ville, vrai est que du commencement leur parole estoit fort gracieuse et qu'ils nous ascusaient de ne vouloir rien troubler ou innover en ces églises. Mais, veu qu'ils ont fait tousjours des inquisitions odieuses contre les Toussain, qu'ils ont forclos de toutes leurs délibérations les ministres ordinaires de ceste ville et ordonné que ceux qui ne voulaient promptement s'accorder à tout ce qu'ils vouloient fussen démis de leurs charges, nous avons eu souvent occasion de désyrer en eux cette humanité de laquelle on les recommande. Touchant la Cène de Notre Seigneur, j'ai ouvertement et franchement respondu en vos présences au docteur Jacob Andreæ que je n'avois jamais, en ce point-là, ensei-

gné chose discordante de l'article qu'en est couché en la Confession d'Augbourg, veu qu'en la Cène je recongnoissois non seulement les signes et la chose terrestre, mais aussy les signes et la chose signifiée et céleste, asçavoir le corps et le sang du Seigneur ou la communion de son corps et de son sang, desquelles paroles use saint Paul aux chrétiens de la I^{re} aux Corinth. Mais ledit docteur n'estant content de ma simple response et faisant instance sur la façon de la présence du corps et définissant un tel corps en la Cène qui ne soit rien de corporel ny de naturel, mais lequel soit partout et comme spiritualisé et receu tant des bons que des infidèles, j'ai nié et constamment nie encore une telle présence, pour ce qu'en la Cène Jésus fait mention de son vrai corps naturel, qui a esté crucifié pour nous, et n'en fait pas mention simple, mais en tant qu'il a esté donné pour nous, et, pourtant (comme tesmoigne l'Apologie de la Confession d'Augsbourg), il fault nécessairement que ce mystère soit receu avec foi pour croire en celui qui s'est donné pour nous. Et, oultre plus ce fondement du docteur Jacob touchant la présence substantielle du corps de Christ en tous lieux, en vertu de sa majesté, est combattu et rejeté par la plupart des Eglises et Universitez mesmes de l'Allemagne. Quant au Concordat de Luther et de Bucer, le dict docteur me lut seulement les articles de Luther sans l'interprétation de Bucer, comme si mon père eut receu simplement les dits articles de Luther sans l'exposition et modification de Bucer : ce qui n'est pas, et fut lors que je dis qu'encore que mon père eut signé les dicts articles simples que j'avois ma conscience et que la foi n'estoit héréditaire. Cependant, mon père n'a jamais signé les dicts articles qu'avec l'expo-

sition de Bucer. Puis, après, en l'autre conférence que j'eus avec le docteur Jacob en présence de Monsieur le Gouverneur et du sieur Graseck, je remontrai au docteur que je trouvois estrange qu'il s'aidoit du Concordat de Bucer, veu que Bucer avoit toujours eu ce but, d'accorder les deux opinions sans condamner ceux de Suyse; mais lui, au contraire, condamnoit tout à plat les Zwingliens et Calvinistes qu'ils appellent. Après, Bucer dit en son Concordat que les Infidèles ne sentent et ne reçoivent rien en leur Cène, sinon le pain et le vin, chose qui n'accorde point avec la doctrine du docteur Jacob, lequel veut que les Infidèles mesmes de la bouche reçoivent le corps du Seigneur. Voilà ce que j'ai bien voulu respondre sur ce décret, ce que j'ai discoursu un peu plus au long, affin que, ou les très illustres princes, ou le Sénat de Stuttgart, ou vos Seigneuries entendent que je ne congnois aucunes causes légitimes pour lesquelles le ministère me doive estre défendu en ces lieux. Que si ne puis obtenir ces miennes justes remonstrances vous contentent, il y a plusieurs saintes Eglises en la chrétienté au jugement desquelles je m'en remettrai, me disposant de servir à la gloire de Dieu quelque part qu'il m'appelle, lequel je supplie, Messeigneurs, vous donner toute prospérité.

De Montbéliard, ce 23 août 1571.

Daniel TOUSSAIN.

VIII

LETTRE DE DANIEL TOUSSAIN A FABRI (1)

*A Monsieur et Père, Monsieur Fabri, fidèle ministre du saint
Evangile à Neuchâtel.*

Monsieur et Père, étant retourné par deçà, je me suis enquis diligemment si vos lettres qui accompagnaient celles de M. de Bèze avaient été apportées. Mais je n'en ai trouvé aucune nouvelle jusques à présent, de quoi suis marri pour le désir que j'avais d'entendre vos bons avis et d'avoir par devers moi lettre de vous comme un mémorial de votre amitié. Maintenant, je vous écris la présente pour vous avertir de ce qui est survenu depuis et afin qu'entendiez l'état de par deçà, et le sommaire de mes délibérations: J'ai trouvé, à mon retour, le gouverneur absent et les commissaires, ambassadeurs des princes, partis, desquels jamais on apu avoir raison aucune ni réponse à toutes nos remontrances. Ainsi, ils ont déclaré que l'intention des princes était de ne souffrir ici ministre qui ne fut de la Confession de Wirtemberg; et quant à Arquerius, qu'il avait satisfait aux théologiens et qu'il n'était accusé que par des calvinistes, ce qu'ils lui tournent à hommage. Voyant donc que les battus payaient l'amende et que le méchant était justifié, j'ai conseillé à l'Eglise de trouver moyen d'informer notre prince de ces procédures d'être raisonnables: afin que, de bonne heure, il soit assuré de la vérité, non des calomnies de nos adver-

(1) Cette lettre nous a été communiquée par M. P. de Félice.

saires, comme aussi, tant jeune qu'il est, il s'est montré toujours bien affectionné envers cette Eglise. Cependant, il est permis à mon père et au diacre de poursuivre en leur charge; mais je crains que ce ne soit pour longtemps. Quant à moi, ils ne me veulent souffrir ni ouïr mes remonstrances, n'ayant autre réponse sinon qu'ils veulent réduire ce pays à la doctrine du Wirtemberg. Mais nous espérons que notre prince bientôt se pourra habituer par deçà et qu'il ne se laissera mener par le nez à l'appétit de ces nouveaux papes. Bref, comme disait le bon Athanase, il nous faut attendre *donec rubens nubecula ista transeat*. Au reste, à mon arrivée, j'ai trouvé ici lettres de mon Eglise d'Orléans et de quelques-uns de mes frères ministres, par lesquelles suis instamment rappelé, qui est cause que pour satisfaire à mon devoir, quelques difficultés qu'il y ait en France, me délibère y faire un voyage pour essayer à réparer les brèches moyennant la grâce de Dieu. *Deinde quid hic nunc agam, ubi si quid bene moneam, nemo obtemperet*. Toutefois, je me mets en tout devoir de résoudre cette Eglise et lui laisser un goût et une semence de la vraie et pure doctrine et vous supplie aussi comme voisins et comme grands zélateurs de la gloire de Dieu, de les encourager quelquefois par lettre et les consoler, spécialement M. le Maire et le diacre, qui est de bien bonne volonté, de quoi aussi ne leur défautrai jusqu'à ce que Dieu leur donne plus grande liberté. Il me semble que pour accouvrir la malice de ce Vertumnus ou de cette sagette du Diable, il sera bon comme vous m'en parliez de publier sa méchanceté même pour rendre notre magistrat inexcusable, lequel le supporte pour ce que *gnathonico novit assentari* et souscrit à tout ce qu'on veut

sauf à la pure doctrine. Voilà, Monsieur, ce que je vous puis écrire de nos affaires, me recommandant humblement a vos saintes prières et celles de Monsieur Philippin, lequel je salue de mes humbles recommandations, désirant et par lettres et par tous devoirs entretenir avec vous la sainte amitié qui y est commencée. Suppliant aussi ce grand Dieu, Monsieur et Père, qu'il vous fortifie journellement et *det tibi videre dies multos et bonos.*

De Montbéliard, ce 12 septembre 1571.

Mon père vous présente ses affectueuses recommandations.

Votre humble fils et serviteur

Daniel TOUSSAIN.

Vu :

Le Président de la soutenance,

G. BONET-MAURY.

Vu :

Le Doyen,

A. SABATIER.

Vu et permis d'imprimer :

Le vice-recteur de l'Académie de Paris,

GREARD.

TABLE DES MATIÈRES

BIBLIOGRAPHIE.....	9
INTRODUCTION.....	11
Chap. I. — Les premières années (1544-1562).....	15
Chap. II. — Premier ministère à Orléans (1562-1570)....	27
Chap. III. — Séjour à Montbéliard (1570-1574).....	58
Chap. IV. — Deuxième ministère à Orléans (1574-1572) ...	76
Chap. V. — Ouvrages de Toussain dédiés aux Eglises de France	89
APPENDICE. — Documents inédits.....	99
